

D'où viennent les psychanalystes ? Où vont-ils ?

La psychanalyse et l'ombre portée de Wilhelm Fliess.

« L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi. »

S. Freud, *Deuil et mélancolie*

« Car un patient jamais n'oublie ce qu'il a découvert dans le transfert. Cette découverte a une force de conviction plus grande que tout ce qu'il peut acquérir par d'autres moyens. »

S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*

La psychanalyse* fut au début, comme elle l'est fondamentalement encore aujourd'hui, une rencontre singulière de l'homme avec les vicissitudes de son histoire. Or, comment celle-ci est-elle venue d'abord à Freud ? De cette expérience primordiale dont chaque psychanalyse est la répétition, mais seulement à certaines conditions, se dégage aussi un paradigme de transmission tout à fait spécifique¹.

Ce retour aux origines n'est pas facile ; il nous oblige à passer au-delà des mythes et des fictions qui servent d'écran (souvenirs-écrans) devant la violence primaire, celle qui accompagne toute naissance. Les psychanalystes devant leur histoire, ne se comportent-ils pas comme tous les enfants du monde ? Ils inventent des « romans familiaux ». Mon intention sera donc d'essayer d'appliquer la psychanalyse à l'histoire de la psychanalyse elle-même, qui ne saurait échapper à sa propre subversion, si nous voulons qu'elle se renouvelle et garde sa passion d'antan, celle du départ, plus précisément de sa naissance. C'est à coup sûr l'ancrer à son objet propre, l'inconscient avec lequel elle entretient un « savoir »

*À tous mes collègues de la Société psychanalytique de Montréal.

particulier et qui est toujours, au fond de nous-mêmes, une altérité agissante, inquiétante, voire mystérieuse ; et en est-il ainsi chaque fois que l'on se trouve devant notre sexualité infantile, notre sexualité première. Celle-ci, ne l'oublions pas, ne finit jamais de nous interroger, de nous faire chercher depuis le début de notre pensée, l'origine du monde et de nous-mêmes.

Nous aurons ainsi devant nos yeux une scène primitive particulière pour nous, psychanalystes, et pour vous tous, puisqu'elle n'est pas sans rappeler celle que chacun de nous porte en soi de par son histoire ; premiers fantasmes, premières douleurs, premier amour.

Cette scène primitive, celle qui fut à l'origine de la psychanalyse et du premier psychanalyste, Freud, revêt, ai-je dit, une forme particulière ; il s'agit en effet d'une relation de nature homosexuelle, celle d'une amitié profonde et d'une passion amoureuse entre deux hommes ; transfert de l'un et de l'autre au sens d'une névrose de transfert probablement pour les deux. Mais nous ne pouvons en juger que pour Freud, dont les *Lettres à Fliess*, les seules conservées et publiées, nous révèlent une partie importante de cette relation.

Par souci de clarté, il convient de définir ici ce que nous entendons par transfert et névrose de transfert : « le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets, dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique². » Cette définition est celle que nous donnent Laplanche et Pontalis. Elle nous en indique clairement les mécanismes : la répétition et le déplacement. Est-ce qu'il y a une spécificité du transfert ? Si on dit que le transfert, tel qu'il est vécu dans l'analyse, est foncièrement différent de celui qui se manifeste dans le groupe, dans l'amitié, dans le travail et certaines thérapies, en quoi l'est-il ? Nous pouvons observer certes des phénomènes de transfert ailleurs que dans la cure, mais dans celle-ci, il nous est permis de mieux le cerner et de l'analyser, puisque les désirs inconscients avec leurs représentations concernant les premiers objets, se trouvent concentrés et dirigés sur la personne de l'analyste. C'est donc la méthode et la situation analytique (avec ses paramètres) qui sont spécifiques³ et offrent au transfert l'occasion, le temps et l'espace pour se déployer, se dévoiler et se clarifier dans toute sa dimension répétitive.

Freud le précise ainsi dans son article *Remémoration, répétition et perlaboration* : « Pourvu que le patient veuille bien respecter les conditions d'existence du traitement, nous parvenons régulièrement à donner à tous les symptômes de la maladie, une nouvelle signification transférentielle, à remplacer sa névrose commune par une névrose de transfert dont il peut être guéri par le travail thérapeutique⁴. » Et un peu plus loin, il ajoute : « Le nouvel état a pris à son compte tous les caractères de la maladie, mais il représente une maladie artificielle qui est partout accessible à nos prises⁵. » Grâce aux dispositions de la cure et à la faveur d'une régression qui s'installe, « la névrose clinique se transforme en névrose de transfert dont l'élucidation conduit à la découverte de la névrose infantile. »

Revenons à Freud et à sa relation avec Fliess. Celle-ci dura de 1887 à 1902. En raison des conflits nodaux et étendus qu'elle a soulevés pour les deux, sans qu'ils puissent parvenir à les résoudre, elle atteignit un point de crise et d'impasse et sera interrompue par Freud lui-même. Cet achoppement ne sera pas sans conséquence pour lui, pour son œuvre, pour sa pratique et enfin pour le développement de la psychanalyse. Néanmoins, cette relation lui aura permis de faire un cheminement personnel important et de concevoir, par un retour constant à celle-ci, une théorie de la psyché qui révolutionnera toute la pensée occidentale et la connaissance de l'homme.

Mais il y a plus, et on ne le dira jamais assez. La naissance ou l'origine de la psychanalyse est puisée dans l'expérience de transfert, dans la maladie transférentielle de Freud, et surtout dans le travail d'élaboration qu'il a dû, pour avancer, accomplir pendant et après cette relation, et peut-être durant toute sa vie. Le corpus théorique constamment remanié rend compte de ce travail psychique continu. Il en ressortira de cette expérience une méthode, la méthode psychanalytique, et je le répète, un mode de transmission, un chemin que chaque psychanalyste en devenir devra nécessairement suivre et parcourir.

Quand on consulte les ouvrages consacrés à la vie de Freud, à la découverte de la psychanalyse et à la traduction de ses œuvres, on ne peut qu'être frappé par l'intense idéalisation qui anime tous ces auteurs. Attitude inévitable, me direz-vous, devant cet homme de génie ? Il s'agit plutôt, à mon avis, d'un reste de transfert, un besoin puissant qui nous fait la maintenir à travers les générations d'analystes. On dirait un immense voile

déposé sur le corps de Freud dont on ne soulèverait chaque coin qu'avec une extrême prudence. Freud en aurait-il été lui-même complice ? Je le crois ; pourtant, nous savons tout de lui. Cet état est plutôt directement lié à la sexualité infantile et à la scène primitive ; autrement dit à la curiosité toujours si active de l'enfant en nous pour la sexualité de ses parents, en somme pour tout ce qui touche à la scène primitive, particulièrement celle qui a provoqué notre naissance.

Nous pourrions facilement avancer que, grâce à cette idéalisation, on a entretenu fort longtemps l'idée que Freud aurait découvert la psychanalyse par l'auto-analyse seulement, une sorte d'auto-engendrement, où Fliess ne serait qu'un pâle témoin, si lointain, voire gênant ; ce qui n'est pas tout à fait la vérité. *En maintenant cette idée, on se refuse à reconnaître la place et l'importance de l'autre (par sa présence-absence) pour naître à soi-même.* Mais nous allons voir que Freud ne fait pas exception à la règle.

Toutefois, il a fallu attendre les remarquables études d'O. Mannoni, « L'auto-analyse de Freud » de D. Anzieu (peut-être mieux sa deuxième version de 1975) et ce que M. Schur nous a livré de détails inédits et occultés des lettres de Freud à Fliess, pour saisir tous les éléments de cette relation transférentielle. Là encore, chacun y laisse à son tour son coin d'idéalisation et, en essayant de me trouver un horizon dans toutes ces informations et en parlant de cette « scène primitive », il est probable que j'y laisserai aussi le mien. Et Freud, en nous livrant son rêve sur « la dissection anatomique », le savait-il intuitivement que nous assouvirions sur son corps nos instincts de fauves et de cannibales ? Nous interprétons sans cesse ses rêves et nous épluchons sans vergogne sa volumineuse correspondance. Les psychanalystes, doit-on l'admettre, sont devant eux-ci comme devant un repas totémique où leur frénésie et leur appétit expriment des sentiments entremêlés d'amour, de haine et d'envie à l'égard du père. Mais comme des frères rivaux, ils laissent en même temps libre cours à leur jalousie ; « chacun s'efforce d'avaler le meilleur morceau, celui qui contient l'essence du mort »⁶. Maintenant, voici mon morceau.



La relation Freud-Fliess et « l'analyse originelle ». La naissance du premier psychanalyste.

*« Et bien des ombres chères surgissent
et avec elles, comme une vieille légende à demi oubliée,
remontent avec elle le premier amour, la première amitié⁷. »*

Gœthe, Faust.

Pour comprendre cette relation, il nous faut retourner historiquement en arrière, un peu avant 1887, date de leur première rencontre. En 1885, Freud fait un stage à Paris, chez Charcot. On constate, en relisant les lettres à Martha de cette période, l'envoûtement et la grande admiration qu'il éprouve devant le personnage de Charcot : « Charcot, écrit-il, qui est le plus grand médecin et dont le bon sens touche au génie, est tout simplement en train de ruiner toutes mes visées. Je sors quelquefois de ses leçons comme de Notre-Dame, avec une idée entièrement nouvelle de la perfection. Si la graine portera fruit un jour, je ne sais. Ce que je sais, c'est qu'aucun être humain ne m'a jamais affecté de cette façon »⁸. Freud est tout à fait prêt à vivre une relation de transfert. Il a d'ailleurs apporté avec lui l'histoire d'Anna O. de Breuer, il en a parlé à Charcot. Mais, celui-ci n'est pas intéressé ; pour l'explication de l'hystérie, il s'en tient à la psychologie de son temps. À la faveur de cette admiration qu'il lui portait, Freud s'est identifié aux hystériques de Charcot et s'y est reconnu ; premier temps important avant de prendre véritablement la position de patient de quelqu'un.

Nous aurions tort de négliger ce moment de rencontre nécessaire entre celui qui veut devenir psychanalyste et « la folie de l'âme », la psychopathologie. Si la profession de médecin-psychiatre ou de psychologue présente un avantage pour celui ou celle qui projette de devenir psychanalyste, c'est peut-être précisément celui de fournir des occasions de croiser sa propre folie dans le miroir de l'autre. Mais le risque est grand aussi de s'enfermer dans une distance bien verrouillée.

Avec Breuer, il continue à s'occuper d'hystérie, à faire des hypothèses « capables d'interpréter ces phénomènes bizarres, » mais c'est un savoir médical. Pourquoi une telle relation transférentielle fut-elle possible avec Fliess et non avec Breuer. Celui-ci, sans doute, est un homme généreux

quoique timoré, et davantage devant Freud ; de son aveu, il se voyait « comme une poule devant un faucon ». En fin de compte, il n'a rien à demander à Freud qui doit insister pour obtenir sa collaboration. La situation se présente différemment avec Fliess. Au point de départ, ce dernier a quelque chose à offrir à Freud ; plus audacieux et plus résolu que Breuer, il s'intéresse à la sexualité, à son fonctionnement physiologique et biologique⁹. De plus il est aussi demandeur ; il a des idées nouvelles, et il veut les développer et les faire reconnaître. Il a des ambitions scientifiques clairement avouées. *Au demeurant, il a besoin aussi de l'écoute d'un autre pour avancer.*

Quel fut le poids de ce dernier élément ? Difficile à évaluer. Si l'analysé attend tout de son analyste, placé dans la position « du sujet supposé savoir » (Lacan), celui-ci attend de son analysé qu'il lui expose (sans le savoir) les raisons de son mal. De plus, dans l'offre d'analyse, il y a un désir sous-jacent, implicite de la part de l'analyste, il demande une continuité d'analyse, là où se posent encore pour lui des questions fondamentales qui ont eu une importance dans sa propre analyse, le tourmentent encore et exigent de nouvelles élaborations. Voilà ce qui n'est peut-être pas étranger à l'acceptation de cet analysé. Dans cette optique, le contre-transfert aurait préséance sur le transfert.

À travers et par sa relation transférentielle qui se développera et le processus qui s'installera malgré lui (et dans la méconnaissance des deux), il va donc acquérir un autre « savoir », qui cette fois passe par l'inconscient et engage toute la personne. Voyons comment.

La trajectoire de cette relation n'est pas uniforme ; comme toute relation amoureuse, elle suit de nombreux détours surprenants, imprévus et complexes. Elle commence en 1887, elle durera une quinzaine d'années. On peut la diviser en deux grandes périodes.

Nous ne reprendrons pas en détail cette relation ; elle a été remarquablement étudiée par D. Anzieu et par M. Schur qui fut d'abord médecin de Freud et, plus tard, lui-même psychanalyste. Mais nous retiendrons surtout les grandes lignes, « les temps forts », pour nous attarder un peu plus longtemps sur la fin, c'est-à-dire sur l'achoppement et la rupture de cette relation pour saisir ce qui se passera ensuite.

1) 1887-1895 : séduction, symptôme et transfert

« Je dois m'en remettre entièrement à toi là-dessus, comme sur tout le reste ; je dois espérer aussi que tu sais comment te soigner et que tu réussiras dans ton propre cas comme dans celui des autres, (parmi lesquels je me compte)...¹⁰ »

La lecture des premières lettres démontre à l'évidence que Freud éprouve un véritable coup de foudre pour Fliess, d'abord son élève un certain temps, puisqu'il suit ses cours de neurologie à l'automne 87, en même temps que Breuer qui les présente l'un à l'autre. Très tôt donc, il le placera dans une grande surestimation. Celle-ci apparaît par l'absence de critique qu'il manifeste d'emblée pour les théories de Fliess, qu'il accepte presque aveuglément. Quelles sont ces théories ? La névrose réflexe d'origine nasale, la correspondance du nez et des organes sexuels, « les périodes sexuelles et cycliques » de l'individu centrées sur les périodes menstruelles ; d'autres se rajouteront ensuite : la périodicité, la bilatéralité et la bisexualité qui sera leur point d'achoppement. Tout psychanalyste bien avisé remarquera que l'intérêt de Fliess pour la sexualité ressemble drôlement, comme l'a noté Anzieu, aux efforts des hystériques pour déplacer et maintenir la sexualité vers le haut, y compris la tête, sexualité « dont le centre serait le nez » que Freud appelle parfois mi-railleur, « ton nez-sexe ». Au reste, la sexualité sera au centre de leurs réflexions et de leurs préoccupations, et elle transcendera aussi leur relation sans qu'ils s'en rendent compte.

De fait, la séduction réciproque est bien installée dès le point de départ ; ils se plaisent et ils rencontrent dans leur relation suffisamment d'affinité et d'attrait. Tout est probablement en place pour que la séduction d'origine se rejoue ; toutefois, il faudra la méthode pour la regarder, et Freud la trouvera pour lui-même dans l'étude de ses rêves.

Mais ne méprisons pas cette séduction, elle est au cœur de la situation analytique et au cœur du symptôme qui amène le patient en analyse et traduit une demande de transfert ; donc situation nécessaire à toute cure. « La règle d'abstinence est l'origine corrélatrice de ce qu'on peut nommer la règle de la séduction transférentielle : il s'agit de séduire sans entrer dans le jeu et risquer par là d'être séduit¹¹. »

Et de quoi Freud et Fliess se parlent-ils ? De leurs recherches, de leurs travaux, ils se font parvenir des publications et s'adressent des malades. Aussi, ils s'organisent des petits « congrès à deux ». Toutefois, c'est plutôt Freud qui veut en entendre et en savoir davantage. Au début de cette période jusqu'en 1892, date du mariage de Fliess, avec Ida Bondy, ils se rencontrent souvent à Vienne ; chaque fois que Fliess vient voir sa fiancée, il se garde toujours un moment pour discuter avec Freud.

À partir de 92, année où Fliess commence à publier, Freud écrit pour celui-ci ; il lui envoie des manuscrits qui ne sont que des ébauches, des avancées théoriques sur les névroses, et couvrant beaucoup de sujets, de la névrose d'angoisse en passant par l'hystérie, la mélancolie, la neurasthénie (dont il dit souffrir), les migraines (maladie de Fliess), jusqu'à la paranoïa. Ces manuscrits à un certain niveau servent probablement d'écran à la relation transférentielle qui s'installe de plus en plus profondément.

Pendant cette même période, Freud prépare avec Breuer un ouvrage sur l'hystérie qu'ils font paraître par sections (1893), et qui sera publié en 1895, sous le titre *Les études sur l'hystérie*. Au cours de cette préparation, la relation avec Breuer devient plus difficile ; Breuer manifeste une très grande réticence devant l'origine sexuelle des névroses, idée centrale de Freud. Il commence par l'adopter et ensuite la rejette. Sa réticence vient en fait de ce qui s'est passé avec Anna O. et de ce qu'il ne veut pas encore dire : cette femme désire un enfant de lui ; c'est aussi une question de transfert et surtout de contre-transfert. Breuer, surpris par l'intensité de la passion d'Anna O., fut pris de panique ; cette névrose de transfert expédia notre Joseph sur les bords de la Méditerranée avec sa femme, devenue très jalouse.

Cette volte-face de Breuer déçoit fortement Freud qui dès lors le désavouera comme « mentor ». Dès qu'il s'est débarrassé des *Études* et à mesure que s'assombrit l'amitié avec Breuer, le rapprochement avec Fliess se fait plus pressant, plus intense.

Ce rapprochement s'annonce d'ailleurs par une série de symptômes cardiaques : tachycardie, arythmie, douleurs thoraciques et dyspnée, dont il parle à Fliess ; ce sont des symptômes annonciateurs d'une situation transférentielle « qui ne pouvait évidemment être que méconnue¹². » Écoutons Freud : « Je n'ai pas l'intention de m'étendre avec toi sur mon

état cardiaque... » C'est le contraire, qu'il faut entendre : « Je crois qu'il (le cœur) va de nouveau s'emporter dans les prochains jours...¹³ » Il promet de ne pas abuser de Fliess mais dans un même temps il le prévient d'une aggravation ; autrement dit : je souhaite une aggravation pour pouvoir te demander ainsi de t'occuper davantage de moi, et pour cela il faut que tu continues d'échouer comme médecin. Et puis, suit quelques mois plus tard une autre lettre pathétique, dans laquelle il dit : « Ce qui me semble moins compréhensible, c'est, à d'autres points de vue, l'état de ma santé. Les jours qui suivirent mon renoncement (à fumer) fut assez supportable et je commençai à exposer à ton intention la question des névroses ; c'est alors que se produisirent soudain de grands troubles cardiaques, pires que ceux que j'avais avant la suppression des cigares...¹⁴ »

Freud indique ici à Fliess, sans en être totalement conscient encore, que ses symptômes sont en rapport avec lui et avec ce qu'il écrit pour lui. Après tout, derrière ces malaises, n'est-ce pas d'une affaire de cœur dont il s'agit, et qu'il cherche à nier ? Continuons la lecture de cette lettre : « Quelle tristesse pour un médecin qui consacre toutes les heures de la journée à l'étude de la névrose, d'ignorer s'il est lui-même atteint d'une dépression raisonnablement motivée ou hypocondriaque. On a besoin d'être secouru... »

Freud cherche naturellement à se justifier et s'excuser de son « infidélité » : il a consulté Breuer pour son cœur. Fliess ne croit pas à l'origine psychogène et sexuelle de ses symptômes cardiaques, de ses céphalées à lui et enfin aussi des névroses. C'est pourquoi Freud met en doute le diagnostic de Fliess (l'intoxication à la nicotine), il le fait vérifier par Breuer : « Cette fois, c'est de toi que je me méfie particulièrement, car je t'ai vu pour la première fois te contredire.. »

La charge est ici assez violente. Il soupçonne Fliess de lui cacher la vérité, à savoir qu'il est atteint d'une maladie mortelle. Il est saisi d'une forte angoisse qui l'empêche d'avancer. L'intensité de sa passion amoureuse lui fait-il craindre un danger de mort ? Un mois plus tard (21-05 94), il expédie à Fliess une nouvelle série de manuscrits, l'un sur l'étiologie et la théorie des grandes névroses et un autre sur l'angoisse, *Comment naît l'angoisse*. Il termine sa lettre en disant : « Dans l'ensemble, ma théorie tient assez bien. La tension sexuelle se transforme en angoisse dans les cas où,

tout en se produisant avec force, elle ne subit pas l'élaboration psychique qui la transformerait en affect, phénomène dû soit à un développement imparfait de la sexualité, soit à une tentative de répression de cette dernière (c'est-à-dire à une défense), soit encore à une désagrégation, soit enfin à l'instauration d'un écart devenu habituel entre la sexualité physique et la sexualité psychique. Ajoutons encore à cela une accumulation de tension physique et le rôle joué par les obstacles qui empêchent une décharge vers le domaine psychique...¹⁵ »

Freud réussit une première percée dans la compréhension de ses troubles. Comment convaincre Fliess qu'il fait fausse route et lui faire lâcher prise sans perdre son affection ? Voilà l'enjeu. Cependant, nous savons qu'il ne réussira pas. Écoutons-le encore dans cette même lettre : « Aussi, dans la névrose d'angoisse comme dans l'hystérie, il se produit une sorte de « conversion » (ce qui révèle une nouvelle similitude entre les deux maladies). Toutefois, dans l'hystérie c'est une excitation *psychique* qui emprunte une mauvaise voie en menant à des réactions somatiques. Dans la névrose d'angoisse, au contraire, c'est une tension *physique* qui ne peut réussir à se décharger psychiquement et qui continue, par conséquent, à demeurer dans le domaine physique... »

Comme nous le constatons, il cherche pour les deux ; à la fin de sa lettre, il demande à Fliess « suggestions, compléments et éclaircissements », enfin il veut qu'il s'associe à lui plus intimement dans la compréhension de ses troubles. « On le voit, nous rappelle Mannoni, Fliess était dans la position de médecin (Freud l'y mettait) et aussi, mais seulement à nos yeux de maintenant, également dans la position d'analyste. Comme analyste certes il n'avait aucune compétence. On pourrait dire que comme médecin, du moins en ce qui concerne Freud, il était tout aussi incompetent, mais c'est évidemment la même chose et une seule et même incompetence. Cette incompetence n'était nullement gênante, au contraire, et on peut essayer d'imaginer ce qui serait arrivé si Fliess avait eu la compétence de Charcot ou celle de Breuer. Il est probable que cela nous aurait coûté la découverte de la psychanalyse »¹⁶.

2) 1895-1902 : *remémoration, répétition et perlaboration*

« J'ignore tout encore des scènes sur lesquelles se fonde toute cette histoire. Si je parviens à les retrouver et à liquider ma propre hystérie, je garderai à la vieille femme un souvenir reconnaissant pour m'avoir donné, à une époque aussi précoce de ma vie, les moyens de vivre et de continuer de vivre...¹⁷ »

L'année 1895 apparaît comme une époque charnière dans l'analyse de Freud, ou mieux un moment fort où il s'installe irréversiblement dans un processus analytique, mais lentement, après des intervalles de grande résistance et de souffrance. Cette évolution est provoquée par une suite d'événements qui vont heureusement entamer l'idéalisation du personnage Fliess ; celui-ci représente beaucoup de figures dans l'imaginaire de Freud : un mentor qui le précède, le guide, le fortifie, un témoin disponible, un bon public, un autre soi-même, et enfin un confrère capable de le soigner quand il est malade, etc. L'idéalisation sera entamée mais non le transfert, qui suivra son cheminement naturel. C'est à la faveur de cette désidéalisation que s'installe l'auto-analyse proprement dite de Freud et qu'on voit poindre l'ambivalence qui fait partie de tout transfert.

Cette auto-analyse est un effet de la cure et marque un effort de l'analysé de prendre en main son propre processus et de faire une partie de plus en plus importante du travail. Elle s'exerce surtout entre les séances. Si celle-ci ne se manifeste pas, il est habituel de rencontrer une longue analyse.

Déjà durant l'épisode cardiaque (1893-94), il avait douté de la perspicacité clinique de Fliess qui maintenait l'opinion d'une cause physique : une première faille s'était ainsi créée ; elle ira en s'élargissant sans cesse malgré de grands efforts pour colmater la brèche ouverte irrémédiablement. À la fin du printemps 95, Freud annonce à Fliess que Martha attend un sixième enfant et quatre semaines plus tard, il apprend de Fliess qu'Ida se trouve enceinte pour la première fois ; réaction de déception et d'ironie à l'égard de Fliess, lui qui se disait sur le point de résoudre le problème de la contraception si important pour Freud : « Hommage à ta découverte ; tu serais l'homme le plus fort, si tu tenais entre tes mains les rênes de la sexualité ; tu pourrais faire empêcher n'importe quoi. Par conséquent, je ne

crois pas encore à la seconde partie de la bonne nouvelle¹⁸. Quant à la première, j'y crois certes, c'est plus facile...¹⁹ »

Un dernier événement fut évidemment « l'affaire Emma », mise au jour par M. Schur en 1966. Freud avait en traitement Emma Eckstein, une amie de sa femme. Doutant de la nature hystérique de ses troubles abdominaux, il l'envoie donc à Fliess pour examen. Celui-ci suggère et fait une opération dans le nez. Mais par erreur et par acte manqué, il oublie 50 cm de gaze imprégnée de teinture d'iode ; suites opératoires graves qui entraînent infection et hémorragie et nécessitent une nouvelle intervention par un autre oto-rhino. La découverte de cet incident provoque une forte émotion chez Freud qui, comme il lui arrive en pareille occasion, a un léger évanouissement. Cette réaction psychosomatique semble liée à un sentiment de triomphe et à une forte « culpabilité de survivant²⁰ », c'est-à-dire non encore élaborable.

On sait que Freud en fait part à Fliess, qui réagit très mal ; il se montre blessé jusqu'à l'os et exige une rétractation. Freud est alors très mal pris et essaie de limiter les dégâts. Au fond de lui-même, il sait que Fliess a tort mais, il est tellement désespéré à l'idée de le perdre : « Tu demeures pour moi le guérisseur, le type d'homme entre les mains duquel on confierait sa vie et celle de sa famille. Je voulais te faire part de ma détresse et peut-être te demander conseil au sujet d'Emma,..²¹ »

Évidemment, dans les circonstances, il en met trop. Ce trop laisse entrevoir son ambivalence, puisque dans la même lettre, il conteste l'interprétation de Fliess sur l'origine nasale de ses troubles cardiaques : « En ce qui concerne mon mal, j'aimerais que tu aies raison de croire que le nez est pour beaucoup dans cela et que le cœur n'y est pour rien. Seul un juge très sévère me tiendra rigueur de ce que je crois le contraire... » Et un peu plus loin, il termine : « Ce que je voudrais finalement, c'est que tu acceptes de ne pas en savoir davantage sur cette question de cœur... » Il exprime par là un désir de prendre en main son processus.

C'est dans ce climat tendu qu'eut lieu dans la nuit du 23-24 juillet le rêve de l'« Injection faite à Irma », premier grand rêve analysé par Freud. Au niveau de la relation transférentielle, il apparaît « comme un acte de répétition réparatrice post-traumatique ; il revient sur l'incident relatif à

Emma pour clore et barrer la route au doute quant à la valeur professionnelle et l'honnêteté morale de Fliess²². » Il accomplit le désir de Freud de disculper Fliess et de ne pas compromettre sa relation, parce qu'au fond de lui-même, il sent qu'il a encore besoin de lui. Il n'en parle pas à Fliess pourtant dès le lendemain il lui écrit, sans en souffler mot.

Après ce rêve, les symptômes cardiaques disparaissent sans retour à la suite de l'interprétation. Que penser de l'acte manqué de Fliess ? Une réponse qui s'adresse à Freud, identifié à une femme, Emma, par laquelle s'actualise un désir de rapprochement homosexuel. « Emma saigne et meurt aux yeux de Freud. Il s'évanouit, jamais il ne reviendra comme avant. Il a quelque peine à deviner la responsabilité de Fliess dans cette mutilation de femme, offerte comme objet transitionnel au désir homosexuel²³. » La scène primitive de la psychanalyse est contenue et agie dans cette opération d'Emma. Il n'est pas anodin de rappeler ici que Freud, à la même occasion, va se faire opérer aussi par Fliess.

La même année 1895, après la rencontre de septembre avec Fliess, il écrit le « grand projet », *De l'esquisse d'une psychologie scientifique*²⁴, qu'il complète très rapidement ; il l'envoie à Fliess et s'en désintéresse aussitôt. Mannoni y voit « un effort pour compléter et dépasser les travaux faits avec Charcot et Breuer. » Désormais, il dispose d'une psychologie nouvelle tirée de ses propres recherches sur l'hystérie ; ouvrage charnière entre le passé et le futur, lequel introduira les grandes idées dont les principales seront reprises dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*, dans un langage plus proprement analytique. Malgré les avancées étonnantes de ce travail, dont Jacques Lebeuf a montré toute l'importance de façon convaincante, on peut y voir aussi une résistance ; « Freud s'est jeté dans cette étude, pour échapper à quelque chose qui concerne sa relation à Fliess. Mais il ne peut pas y échapper, la suite de son travail passe nécessairement par elle²⁵. »

La mort de son père, en 1896, va amener un grand remous et probablement, comme il le dira plus tard dans l'après-coup de la publication de *L'interprétation des rêves*, provoquer la nécessité incontournable d'entrer plus à fond dans sa propre analyse : le travail du deuil à faire. Le rêve, et le travail sur le rêve, est travail de deuil, comme l'est au fond l'expérience de la cure. Cette mort précipitera la rédaction du

grand livre sur les rêves, œuvre centrale et temps fort de son auto-analyse, son livre par excellence, celui sur lequel il reviendra constamment dans ses moments de doute.

Il semble, d'après les lettres à Fliess, que l'analyse systématique et intensive eut lieu surtout à la fin du printemps 97 ; à partir de cette date, d'ailleurs, il n'envoie plus de manuscrit à Fliess. À la faveur de cette analyse, ses défenses cèdent et bientôt il peut traduire en termes clairs sa situation transférentielle : « Jamais je n'ai été atteint d'une paralysie intellectuelle pareille à la présente. Écrire la moindre ligne m'est un supplice...²⁶ » Et plus loin dans cette lettre : « D'ailleurs, j'ai subi une sorte de névrose. Drôles d'états que le conscient ne semble saisir : pensées nébuleuses, doutes voilés et à peine, de temps en temps, un rayon lumineux. » Il termine en disant : « Il me semble être dans un cocon. Dieu sait quelle bête en sortira... »

Mais un mois plus tard, il est plus explicite sur son transfert. Retenons ses propos : « Je continue à ne pas savoir ce qui m'est arrivé. Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses. Et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué. L'impossibilité d'écrire qui m'affecte semble avoir pour but de gêner nos relations. De tout cela je ne possède nulle preuve et il ne s'agit que d'impressions tout à fait obscures... » Et, souhaitant une compréhension plus intime de la part de Fliess, il ajoute : « Quelque chose d'analogue s'est-il passé en toi ? » Autrement dit : es-tu, toi-même, passé déjà par là ? Et après, il cherche une sortie du côté du réel : « La chaleur et le surmenage doivent certainement jouer un certain rôle dans tout cela... » Enfin, un peu plus loin, il revient à son intérêt et à son espace de certitude : « C'est l'explication des rêves qui me semble la plus certaine, mais tout autour se trouve une foule d'énigmes non encore résolues. Quant au côté organologique, c'est toi qu'il réclame...²⁷ »

La lettre suivante (67, 14-08-97) annonce un pas de plus : « Celui de mes malades qui me préoccupe le plus c'est moi-même. Ma petite hystérie très aggravée par le travail s'est un peu atténuée. Le reste persiste encore et c'est de cela que dépend en premier lieu mon état d'âme. Cette analyse est plus malaisée que n'importe quelle autre et c'est elle aussi qui paralyse mon

pouvoir d'exposer et de communiquer les notions acquises. Malgré tout, je crois qu'il faut la continuer et qu'elle constitue, dans mon travail, une indispensable pièce intermédiaire...²⁸ » Freud parle ici de sa maladie transférentielle comme une petite hystérie ; nous sommes très proches, en écoutant ce récit, de ce qu'il conceptualisera en 1914, dans un texte important, *Remémoration, répétition et perlaboration*, dont nous avons déjà parlé. Cette lettre annonce un autre développement, et ce qui en lui fait obstacle (résistance) : la découverte de l'importance des fantasmes inconscients et l'œdipe ; il lui faudra auparavant rejeter l'hypothèse de la séduction réelle, de la transgression sexuelle et des agirs incestueux de la part du père, qui lui barre la route : « Je ne crois plus à ma neurotica... » (lettre 69). L'œdipe fait son entrée très discrètement sous la forme d'une hypothèse : « C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents...²⁹ » Freud fait une constatation capitale : la différence entre les fantasmes et les souvenirs réels.

Dans la lettre 70, quinze jours plus tard, il montre clairement le lien entre les rêves et l'analyse, où il rejoint dans son souvenir, la séduction originaire ; il l'a attribuée à son père pour protéger sa « nania » : « 1) Que dans mon cas, le père n'a joué aucun rôle actif, encore que j'aie trouvé une analogie entre lui et moi ; 2) Que ma « première génératrice » (de névrose) a été une femme âgée, laide et intelligente qui m'a beaucoup parlé de Dieu et de l'enfer et m'a donné une haute idée de mes propres facultés. J'ai découvert aussi que, plus tard (entre 2 ans et 2 ans 1/2), ma libido s'était éveillée et tournée vers *matrem*, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne (...) au cours duquel je pus sans doute (...) la voir toute nue³⁰. »

Dans cette même lettre qu'il termine le lendemain, il parle d'un rêve qui approfondit sa remémoration au sujet de sa bonne, son premier professeur de sexualité ; il le met en rapport avec son professeur actuel, Fliess ; cette séduction se rejoue ainsi dans le transfert. Il découvre que l'hypothèse du trauma a servi de résistance devant l'œdipe et le désir inconscient.

Douze jours plus tard, il écrit : « Mon auto-analyse est ce qu'il y a pour le moment de plus essentiel et promet d'avoir pour moi la plus grande importance si je parviens à l'achever. » Et plus loin, après avoir parlé

longuement de souvenirs cueillis en questionnant sa mère, il poursuit : « Depuis, j'ai fait beaucoup de chemin mais sans avoir atteint encore mon point d'arrêt véritable. La narration de ce qui reste inachevé est si difficile, m'entraînerait si loin, que tu voudrais bien m'excuser et te contenter de l'exposé des parties bien vérifiées. Si l'analyse tient ce qu'elle promet, j'en coucherai systématiquement tous les détails et t'en soumettrai ensuite les résultats (...) La chose n'est guère facile, c'est un bon exercice que d'être tout à fait sincère envers soi-même. »

Il manifeste un désir, quoique ambivalent, de tout dire et d'être sincère avec lui-même et avec celui qui lui tient lieu d'analyste. À la fin de cette lettre, on voit de nouveau poindre leurs différends, mis de côté momentanément par Freud : « Je m'intéresse si exclusivement à l'analyse que je n'ai pas encore essayé de mettre en parallèle nos deux hypothèses : la mienne suivant laquelle le refoulement émane toujours de la féminité pour se diriger contre la virilité et la tienne qui dit l'inverse³¹. » Au fond, les recherches de Fliess ne l'intéressent plus guère ; il est totalement pris par son travail intérieur qui « le tient et le harcèle ». Il constate qu'il vit lui-même ce qu'il observe chez ses patients.

Nous le retrouvons dans la lettre 75, à un moment important ; après avoir exposé longuement sa théorie du refoulement et des névroses, il termine en avouant à Fliess la raison de sa résistance : « Mon auto-analyse reste toujours en plan. J'en ai maintenant compris les raisons. C'est parce que je ne puis m'analyser moi-même qu'en me servant de connaissances objectivement acquises (comme pour un étranger). Une vraie auto-analyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie... ³² » Freud ici admet (il en a manifestement l'intuition) l'importance essentielle de l'autre pour avancer et nous verrons qu'il prendra beaucoup de temps à en tirer toutes les conséquences. « L'auto-analyse est possible, dit O. Mannoni, puisqu'on s'analyse comme un autre et pour la même raison, elle n'est pas une auto-analyse. C'est Freud lui-même et non Fliess qui s'est analysé " comme un autre ", et en cela, son travail avec ses patients a joué un rôle qui semble très important. Mais c'est Fliess qui à son insu l'a mis dans la situation transférentielle, où le savoir se modifie dans ses rapports avec l'inconscient. » À la faveur de cette rencontre, il accomplit une « mutation décisive ». « Ce qu'il avait appris chez Charcot, c'était à

s'identifier au patient. Ce qu'il a appris de Breuer c'est que Breuer ne savait rien d'autre que ce que sa patiente pouvait lui apprendre. Et ce qu'il avait à apprendre « de » Fliess, c'est que le patient apprend tout l'essentiel du transfert lui-même³³. »

Ceci est vrai, mais demande un certain développement, en tout cas des précisions que ne manque pas d'apporter Laplanche dans sa critique : « Qu'il l'appelle "*selbstanalyse*", analyse de soi, n'entraîne en rien qu'il s'agit d'un processus analytique (...) Toute prétendue analyse se situe dans l'adresse à quelqu'un, et on doit pouvoir y repérer le transfert³⁴. » Tout comme bien entendu l'auto-analyse qui naît dans l'analyse et se poursuit après la terminaison, ne s'adresse-t-elle toujours en fin de compte à l'ex-analyste, comme « le destinataire » ou le « messenger disparu », pour autant que cette relation (transférentielle) reste forcément un lieu, un creuset d'élaboration, ou mieux de perlaboration (*ducharbeiten*) ? Il ne suffit pas simplement d'énoncer le symptôme ou le transfert pour l'élucider, mais il importe de le perlaborer, c'est-à-dire de le travailler en le traversant, trouver les significations qui maintiennent les mécanismes répétitifs. C'est précisément ce travail de perlaboration qui est l'essence même de la transmission. J'y reviendrai puisque cette idée est au cœur de mon argument et fait l'objet d'une partie de mon propos.



Rupture et mort d'une amitié

Avec la fin de l'année 97, nous entrons dans la phase terminale de leurs relations. Après le « congrès » de Breslau où Fliess a entretenu Freud de sa théorie de la bilatéralité, la lettre suivante (80) fait allusion à leurs divergences. La réaction de Fliess est de nouveau ombrageuse. Freud s'explique sur la bisexualité et la bilatéralité, et ajoute un commentaire significatif : « Tu me connais assez bien et depuis assez longtemps pour t'en prendre qu'à toi-même, s'il te reste des choses intimes à apprendre de moi³⁵. »

Que comprendre de cette affirmation ? D'une part, il fait de son mieux pour amadouer Fliess et apaiser sa colère. D'autre part, Freud ne dit-il pas de façon claire que de son côté, il a essayé de tout lui révéler ? Écoutons Freud encore : « J'abandonne l'auto-analyse pour me consacrer au livre sur

les rêves³⁶. » Est-il en proie à une résistance concernant son analyse ? Ou est-il simplement pris de court par la réaction de Fliess vis-à-vis ses objections et du fait qu'il n'est pas d'accord avec lui et qu'il ne se sent pas capable encore de se passer entièrement de lui ? À la faveur de cette relation et à partir de la reconstruction de son enfance, Freud a réalisé et rapporté à Fliess ses découvertes les plus extraordinaires : le sens des rêves, le complexe d'Œdipe, la scène primitive et l'angoisse de castration.

Toute une série de rêves que Freud classe pour la plupart dans la rubrique des « rêves absurdes »³⁷, apparaissent dans l'année 98 : Mon Fils, Le Myope, La Monographie botanique, *Non Vixit*, Goethe attaque M. M., Le Comte de Thun. Ces rêves, comme le note Anzieu³⁸, poursuivent le dégagement de Freud par rapport à l'image toute-puissante du père, projetée sur Fliess. Sur le plan réel, il met d'ailleurs plus directement en question les idées de Fliess et enfin sa relation transférentielle.

En même temps, les lettres subissent une sorte de ralentissement, de fermeture dans la liberté d'écriture ; dans les lettres 84 à 101, il y a peu d'allusion à l'auto-analyse, et la rédaction du livre sur les rêves est en panne. De fait, il se sent « l'esprit paralysé » sur le problème de la métapsychologie, le grand chapitre VII ; sans doute a-t-il besoin d'un plus grand dégagement transférentiel pour réaliser cette étape majeure. Malheureusement, elle ne sera pas sans heurt. Par son histoire et ses premières expériences objectales, pressent-il dans son inconscient que ses objets sont très vulnérables à ses propres attaques et à sa destructivité ?

La lecture des lettres 101 à 152³⁹ est révélatrice de ce mouvement d'autonomie de Freud et aussi de l'échec de ce dégagement psychique nécessaire, échec dû à la réaction d'opposition de la part de Fliess. Relisons-les attentivement.

Freud émet (101 et 102) des doutes sérieux sur la théorie des périodes de Fliess ; en fait, il craint beaucoup de le voir négliger les facteurs dynamiques du psychisme. Mais il demeure très préoccupé de la santé de Fliess, probablement quant à sa capacité de tenir le coup devant lui. Il lui expose une théorie sur les maux de tête qui est au fond une interprétation qu'il lui donne sur ses malaises (l'analyse mutuelle de Ferenczi ?) ; l'interprétation concerne le déplacement vers le haut de l'hystérique et « l'origine sexuelle

de ce trouble lui semble maintenant de plus en plus nette. » Dans ces mêmes lettres (113 à 116), il est question de la rédaction finale de *L'interprétation des rêves* que Freud donne à lire et annoter à Fliess qui lui demande d'enlever un certain grand rêve gênant : est-il trop intime ou sexuel, ou trop transférentiel ?

Deux passages de la lettre 119 nous font pressentir une nouvelle intensification du conflit, dans la mesure où la publication du « livre sur les rêves » marque une étape majeure pour Freud, comme prise en main de son destin, de sa personne et comme transgression inévitable. Les rêves de Rome (janv. 97) sont à ce sujet très révélateurs. « Tu l'auras senti comme moi et nous avons toujours été très francs l'un envers l'autre pour nous jeter mutuellement de la poudre aux yeux. C'est dans l'impossibilité de faire mieux que je trouve une consolation. Je suis désolé aussi de devoir perdre la bienveillance du plus cher et du meilleur de mes lecteurs en lui communiquant les épreuves, car comment trouver bien les épreuves d'un ouvrage que l'on se voit obligé de corriger⁴⁰ ? » Et surtout quand il contient tant d'indices de son ambivalence, en particulier de sa haine, de ses souhaits de mort. D'ailleurs, les dernières lignes en font spécifiquement allusion, en parlant des rêves absurdes : « Il est étonnant de voir avec quelle fréquence tu y apparais. Dans le rêve *non vixit*, je me réjouis de t'avoir survécu. N'est-il pas terrible de devoir avouer une chose semblable. à une personne qui peut l'interpréter⁴⁰ ? »

Le livre est envoyé à Fliess comme cadeau d'anniversaire ; Freud reconnaissant, par son geste à ce dernier, le rôle et l'importance qu'il a joué dans la naissance de cet enfant, de la psychanalyse et de lui-même comme psychanalyste. Il est évident aussi que son rôle n'est pas encore terminé, il y insiste dans la lettre 122 (27-10 99) en disant qu'il lui faudra aussi une forte impulsion venant du « côté de l'amitié⁴¹. »

À partir du moment où le « livre des rêves » est publié, Freud revient au transfert, mais annonce une dernière étape : « Je n'ai jamais éprouvé aussi profondément ni avec autant de persistance que pendant ces dix derniers mois le besoin de vivre dans le même endroit que toi et les tiens. J'ai traversé, tu le sais, une crise intérieure profonde, et quand nous nous rencontrerons, tu pourras voir combien elle m'a fait vieillir. C'est pourquoi

j'ai été profondément ému en apprenant que tu proposais une rencontre à Pâques. Quelqu'un qui ignorerait l'art d'interpréter avec subtilité les contradictions, trouverait incompréhensible que je n'accepte pas d'emblée cette proposition. En réalité, tout permet de croire que je veux t'éviter. Il ne s'agit pas seulement de ma nostalgie presque enfantine du printemps, d'une nature plus belle, tout cela je le sacrifierais bien au plaisir de t'avoir trois jours auprès de moi ; mais il y a d'autres motifs intérieurs, faits d'un agrégat d'impondérables qui pèsent lourdement sur moi... Je me sens intérieurement très appauvri. J'ai été obligé de démolir tous mes châteaux en Espagne et c'est maintenant que je récupère un peu de courage pour les reconstruire. Tu m'aurais été un inappréciable secours pendant cet écroulement catastrophique ; au stade actuel, je serais incapable de me faire comprendre de toi...⁴² »

Lettre combien émouvante ; on saisit clairement une mutation importante et la nécessité pour Freud de faire face seul à son destin. En parlant de son patient « E », qui lui fut d'une grande utilité, il est question du transfert et de son rôle dans la lettre 133 : « L'apparente durée infinie de son traitement est quelque chose de normal, qui tient au transfert...⁴³ » On pourrait ajouter le transfert non suffisamment élaboré ou non-élaborable pour le moment. D'ailleurs, dans la lettre 134, on note un pas de plus dans son deuil et l'acceptation de la distance : « Je n'ai rien à objecter au fait du splendide isolement, s'il ne s'étendait trop loin et même jusqu'à nous deux. Dans l'ensemble - en dehors de mon point faible, la peur de la pauvreté - je suis trop raisonnable pour me plaindre et me sens d'ailleurs actuellement trop bien pour cela. (...) Mais rien ne peut pour moi remplacer les contacts avec un ami, c'est un besoin qui répond à quelque chose de féminin...⁴⁴ » Et à peine un mois plus tard se manifeste un sursaut nostalgique pour récupérer l'objet : « Je voudrais m'enterrer quelques semaines dans un endroit où il ne serait plus du tout question de sciences, sauf en ce qui concerne mes congrès avec toi ⁴⁵. »

Deux mois après, (été 1900), encore secoué par l'échec du « livre des rêves », il écrit : « En ce qui concerne les grands problèmes, rien n'est encore décidé. Tout est flottant, vague, un enfer intellectuel, des couches superposées, et dans le tréfonds ténébreux se distingue la silhouette de Lucifer-Amor »⁴⁶. Cette lettre est la dernière avant leur ultime rencontre

à Achensee, qui fut très orageuse ; les différends, jusque-là latents, sont devenus très manifestes.

« L'air est maintenant tout rempli d'un tel fantôme, qu'aucun ne sait comment l'éviter. » (Goethe)

À partir de cette date, nous entrons dans une période aiguë de leurs conflits, où la relation va se détériorer rapidement et évoluer vers une rupture irrémédiable : « Pas plus que toi je n'irai à Rome (allusion à la dernière lettre) (...) Je savais très bien qu'un tel rappel serait, justement à cette heure, fort déplacé. Je ne faisais que fuir devant le présent dans la plus belle de mes fantaisies d'alors, je me rendais bien compte dans laquelle. Entre-temps, les congrès eux-mêmes sont devenus des survivances du passé. Je ne fais rien de nouveau, et suis devenu, comme tu me l'écris, entièrement étranger à ce que tu fais toi-même...⁴⁶ »

On pourrait considérer cette affirmation de Freud comme une interprétation de rejet à l'égard de Fliess. Dans celle-ci, il fait référence aux théories des périodes et de bilatéralité sur lesquelles il n'est plus d'accord. Ce désinvestissement touche profondément Fliess qui a besoin de Freud. De plus, l'oubli de ce dernier concernant la priorité de la bisexualité est certainement une autre manifestation de rejet. Mais la rupture définitive sera provoquée par deux interprétations (sauvages ?) de Fliess (qui narcissiquement font mal à Freud). Celles-ci apparaissent de prime abord comme des réactions d'irritation et de colère envers Freud, qui éprouve un besoin profond de distanciation et de détachement.

Écoutons Freud dans sa lettre 145, lettre mémorable et capitale pour comprendre la nature de leurs conflits relationnels : « Il est impossible de nous dissimuler que, toi et moi, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre ; toutes sortes de petites choses me le font voir... Tu atteins là les limites de ta perspicacité. Tu prends parti contre moi en disant que " celui qui lit la pensée d'autrui n'y trouve que ses propres pensées ", ce qui ôte toute valeur à mes recherches. »

Freud réagit très fortement à cette première interprétation : « S'il en est ainsi, jette sans la lire, ma *Psychopathologie* dans la corbeille à papier. Il y a dans ce livre des tas de choses qui te concernent pour lesquelles tu m'as

fourni des matériaux et des choses cachées dont la motivation t'est due. Tu m'as aussi fourni l'épigraphe. Quelle que soit la valeur durable de cet ouvrage, tu y trouveras la preuve du rôle que tu as, jusqu'à présent, tenu dans ma vie. Après une telle déclaration, j'ai sans doute le droit de t'envoyer mon livre, dès que je l'aurai entre les mains, sans rien ajouter de plus...⁴⁷ »

Un passage inédit de cette lettre (cité par Shur) nous livre une autre interprétation de Fliess qui s'adresse à Breuer, mais Freud y voit un jugement sur sa propre amitié, sur ses sentiments envers Fliess : « En ce qui concerne Breuer, tu as certainement tout à fait raison de l'appeler *le frère*. Toutefois, je ne partage pas ton mépris pour l'amitié masculine, sans doute parce que cela me touche de trop près. Comme tu le sais, la femme n'a jamais remplacé dans ma vie le camarade, l'ami. Si l'évolution masculine de Breuer n'était pas si tordue, si timide, si contradictoire, comme tout ce qui a trait à l'âme chez lui, il serait un bon exemple des exploits vers lesquels peut être sublimé, chez l'homme, le courant androphile...⁴⁸ »

Cependant en parlant ainsi de Breuer, Freud répond à Fliess : toi aussi tu méprises mon amitié, alors tu seras aussi écarté. En rejetant son ami qui était l'autre dans le transfert, Freud jette le bébé avec l'eau du bain, comme nous allons le constater. Il ne veut plus de Fliess comme figure transférentielle quoiqu'il ait encore besoin de cet autre pour élaborer un dernier point fondamental, un dernier bastion de son analyse : sa bisexualité, son homosexualité, « là où le paranoïaque échoue ». C'est d'ailleurs sur ce thème qu'il terminera son œuvre, 35 ans plus tard, et qu'il abordera dans son travail *Analyse terminée et analyse interminable*.

Cette rupture, avec tout ce qu'elle représentait pour Freud, maintiendra au fond de lui-même une profonde douleur et rejoindra les autres traumatismes vécus dans son enfance avec ses objets premiers. Je crois qu'il restera marqué toute sa vie par cette impossibilité ; peut-être de ne pouvoir se donner une occasion de réconciliation réelle. À la place subsisteront une culpabilité profonde et des raisons dépressives. On peut mesurer cette douleur et la tristesse qui l'accompagne, lorsqu'il écrit la monographie sur le rêve, *Le Rêve et son interprétation*⁴⁹ ; il cite deux vers tirés d'un poème de Goethe. Voici ce poème :

Qui n'a mangé un pain mouillé de larmes,

*Qui n'est jamais durant des nuits cruelles,
Resté assis sur sa couche en pleurant,
Maître du ciel ne sait pas qui vous êtes.*

*Vous nous menez en pleine vie, laissez
Un malheureux y devenir coupable,
Et le livrez alors à la souffrance,
Car toute faute est payée ici-bas⁵⁰.*

Dans la même lettre, Freud contre-attaque inconsciemment en annonçant que son prochain travail portera sur la bisexualité. Ainsi il envahit l'espace de Fliess, et même (par outrecuidance ?) lui offrira de signer avec lui ce travail. À travers ce projet, est-ce encore une tentative de réconciliation et de séduction, ou en même temps plus profondément, un désir de faire un enfant ensemble qui essaie de se réaliser ? Évidemment, on apprend par la lettre suivante, que Fliess y réagit très mal et il fera de la bisexualité une question de priorité, à propos de laquelle il engagera une vive polémique en 1904-05.



Impasse de la relation Freud-Fliess. Quelques éléments de réflexion et de compréhension

Beaucoup maintiennent l'opinion que Freud a véritablement mis fin à cette relation. Au niveau de la réalité extérieure, elle se présente ainsi dans un sens manifeste. Mais sur le plan plus proprement analytique, Freud a plutôt interrompu cette relation, sans en avoir terminé psychiquement. Que pouvait-il en attendre encore ? Dans l'après-coup nous pourrions répondre : un autre qui lui aurait permis d'explorer jusqu'au bout son processus concernant le problème de l'homosexualité, la bisexualité et le meurtre de l'objet transférentiel au niveau symbolique ; un autre donc qui aurait accepté d'être détruit/créé, et ainsi de survivre pour que l'identification à la fonction de l'autre (l'analyste) puisse se faire. Nous allons y revenir.

Nombre d'auteurs se sont trompés en y voyant une dissolution du transfert, quoique cette notion, avancée par Freud, demanderait une longue discussion qui dépasserait le cadre de cette conférence. Elle repose

et interroge particulièrement les destins possibles de la névrose de transfert. Question difficile certes, Freud s'y arrête d'ailleurs dans sa longue réflexion, *Analyse terminable et analyse interminable*⁵¹. Ce travail de Freud, l'un des derniers, constitue, comme on le dit habituellement, une sorte de testament. Il nous révèle entre autres ce qui chez lui est resté non suffisamment élaboré : la question de l'homosexualité et de la bisexualité et aussi celle des limites et de la fin de l'analyse ou mieux, l'« os de la fin ».

Revenons à sa rupture avec Fliess et aux conséquences de celle-ci. Elles sont difficiles à apprécier, parce que nous sommes, ne l'oublions pas, dans une situation originelle ; le cadre analytique n'étant pas bien défini, les choses se déroulent et se jouent à peu près dans la méconnaissance des deux partenaires. Ce qui relève d'une relation d'amitié et d'une relation de transfert est tellement imbriqué comme des entrelacs, et de ce fait, nous risquons de nous laisser entraîner dans des interprétations trop hâtives. Ne nous précipitons pas trop et contentons-nous d'avancer « en boitant ». Mais, n'y a-t-il pas intérêt à y réfléchir pour comprendre les difficultés et les impasses ultérieures de Freud dans sa pratique et dans ses relations avec ses élèves ? Nous y voyons de plus une influence sur le développement de la psychanalyse ; particulièrement sur la création, le fonctionnement et l'évolution des institutions psychanalytiques, à commencer par l'A.P.I. (1910). Celle-ci à la longue a imposé un modèle de fonctionnement de plus en plus rigide aux sociétés constituantes, nommément dans tout ce qui a trait à la formation des analystes.

D'ailleurs, cette impasse n'a pas échappé à M. Shur qui y a vu une conséquence grave : « On sait qu'un des facteurs importants de cette phase (terminale) est la dissolution progressive de la relation transférentielle ; le processus soumis à une analyse constante ne doit pas être bouleversé par un conflit personnel résultant d'événements extérieurs. Si cette phase terminale n'est pas harmonieuse, les conflits non résolus persistent fréquemment et sont durables. Or, la fin de la relation Freud-Fliess fut rien moins qu'harmonieuse⁵². »

De cette période, date sans aucun doute sa compréhension de la paranoïa. Il avouera à Jung et à Ferenczi que Fliess lui aurait fourni par sa réaction à leur séparation sa théorie de la paranoïa qu'il ne fera qu'appliquer ensuite

au Président Schreber. On peut aussi supposer que de nouvelles élaborations furent possibles au moment de la rédaction de « Léonard de Vinci » et de « Schreber », dans sa pratique et peut-être bien aussi à l'occasion des conflits avec Jung et Ferenczi. Toutefois, ce sujet restera comme la butée de son œuvre et de ses relations jusqu'à la fin de sa vie.

C'est pourquoi je serais plus réservé qu'Anzieu sur les conséquences de l'échec transférentiel avec Fliess. Concernant les dissidents, Anzieu croit que « la névrose personnelle de Freud fut moins en cause que l'inverse ; ce sont les dissidents qui agiront manifestement avec Freud comme envers un objet de transfert⁵³. » Ces élèves furent pour la plupart en situation de transfert par rapport à Freud. C'était plus ou moins la même disposition que Freud avait expérimentée avec Fliess : la méthode péripatéticienne et une correspondance très suivie où se mêlaient confidences et interprétations des rêves, dans un style d'écriture extrêmement direct et associatif. Si nous concevons la rencontre analytique comme celle de deux inconscients en jeu avec leurs conflits, je ne peux partager l'opinion d'Anzieu qui à mon avis met le poids de l'échec trop sur les élèves et trop peu sur Freud. Nous constatons que nous sommes devant une suite de répétitions aveugles où chacun y répète des conflits personnels non résolus.

Pour aller plus loin dans la compréhension de cette impasse, j'aurai recours à deux notions indispensables qui, me semble-t-il, se rejoignent et se complètent. Il s'agit de l'utilisation de l'objet de Winnicott, telle qu'elle est élaborée par R. Roussillon et de l'introjection pulsionnelle de Ferenczi, bien cernée et développée par M. Torok, qui a redonné à cette trouvaille de Ferenczi, le sens qu'elle avait au point de départ.

Partons de la conception du paradoxe dans l'œuvre de Winnicott ; la découverte de l'objet naît de la haine ou plus précisément d'une forme de haine primaire qu'il nomme destructivité. « Si l'objet, selon Freud, naît dans la haine, la réalité de l'objet ne peut être trouvée (découverte et investie) que si elle est préalablement détruite et trouvée. » Roussillon explicite ensuite ce paradoxe de façon suivante : « L'objet est trouvé comme objet externe, s'il est détruit (dans le fantasme) mais survit à cette destructivité, c'est-à-dire que s'il est atteint par celle-ci, il reste néanmoins permanent et stable, ce qui se manifeste par le fait qu'il n'exerce pas de

représailles contre le sujet, ni du côté de la rétorsion, ni du côté du retrait. L'objet doit donc être à la fois atteint (détruit) et non détruit, atteint pour donner valeur et réalité à la destructivité — la reconnaître — et non détruit pour la localiser dans le domaine de la vie psychique. C'est là le sens de survivre⁵⁴. »

Cette expérience de l'utilisation de l'objet se fera tout au long de la cure et surtout au moment de franchir une étape, d'accomplir une mutation importante. Et la fin de la cure est une étape tout à fait épineuse et cruciale. L'expérience que Freud est en train de vivre, au moment de cette rupture, est la prise en main de son propre destin, de sa personne et de sa propre théorie en pleine élaboration. Pour cette évolution, il doit se départir intérieurement de ses parents, de leur rôle, de leur autorité et de leur importance projetés sur Fliess, et enfin, se défaire le plus possible de ses identifications primaires « incorporatives ». Dans ce mouvement, il doit aussi affirmer ses différences et chercher à dissiper son transfert et à occuper l'espace de l'objet dont bientôt il n'aura plus besoin, si celui-ci accepte de mourir, c'est-à-dire de quitter sa fonction.

Or Fliess, comme nous le savons maintenant, n'a pas survécu aux attaques de Freud. Il était trop atteint personnellement par la mise à distance et le désintérêt de ce dernier pour sa personne et ses théories. De fait les nouvelles conceptions de Freud sur le psychisme, basées sur le déterminisme, ruinaient complètement les siennes. L'évolution de Freud le blessait trop narcissiquement ; il réagit en protégeant ses idées jusqu'à en faire une question de « priorité ». Il présenta une attitude persécutoire de survie ; lors de leur dernière rencontre à Achensee à l'été 1900, il a vraiment craint que Freud n'eût l'intention de le tuer.

En utilisant le concept d'introjection de Ferenczi, nous pouvons aller plus avant dans notre compréhension. L'introjection pulsionnelle est un processus dynamique ; elle s'oppose à la notion d'incorporation, mécanisme défensif agissant plutôt sur le mode magique et instantané. Maria Torok, reprenant le concept d'introjection dans le sens ferenczien, a dénoncé cette « fausse synonymie » qui s'est créée entre les deux. « L'introjection ne peut avoir pour moteur la perte effective d'un objet d'amour. » Elle fonctionne comme un instinct, une poussée de croissance

qu'on peut aussi « définir comme le processus d'inclusion de l'inconscient dans le moi. » À la faveur de cette poussée, le moi s'agrandit. « La perte de l'objet ne saurait qu'arrêter ce processus. C'est que la visée de l'introjection n'est pas de l'ordre de la compensation, mais de la croissance : elle cherche à introduire dans le moi, en l'élargissant et en l'enrichissant, la libido inconsciente anonyme ou refoulée. Aussi n'est-ce point l'objet qu'il s'agit d'« introjecter », comme on le dit facilement, mais l'ensemble des pulsions et de leurs vicissitudes dont l'objet est l'à-propos et le médiateur. L'introjection, selon Ferenczi, réserve à l'objet — et à l'analyste en l'occurrence — un rôle de médiateur vers l'inconscient⁵⁵. »

Qu'arrive-t-il à Freud dans sa rupture avec Fliess ? Il va précisément bloquer son processus introjectif, concernant l'homosexualité et la bisexualité, et le personnage Fliess sera incorporé au moi ; celui-ci sera donc récupéré sur un mode magique du fait qu'il s'est dérobé à sa mission vitale : médiatiser l'introjection des pulsions et des désirs homosexuels. L'objet Fliess rejoindra d'autres figures, d'autres « incorporats » : le père défaillant aux yeux de l'enfant, qui a fait faillite, s'est laissé décoiffer dans la rue et dit au jeune Freud rebelle urinant dans la chambre des parents : « on ne fera jamais rien avec ce garçon-là. » Les interprétations de Fliess (celles touchant la transmission de pensée et l'homosexualité) ne rejoignent-elles pas ce constat ou mieux, cet oracle du père, et plus loin la culpabilité de la mort de son frère Julius, dont le cadavre lui est resté sur les bras, et de la dépression de la mère qui s'en suivit ?

Au sujet de sa rupture, n'a-t-il pas voulu se leurrer lui-même et tromper les autres, en s'affirmant comme celui qui a triomphé magiquement une autre fois sur le père, les parents et leurs substituts ? « Je suis trop père » et « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue » sont des affirmations triomphalistes qui apparaissent davantage relever d'une manœuvre défensive maniaque, et qui cachent mal la douleur dépressive profonde de la séparation et de l'impossibilité de l'assumer.

Désormais, il y aura deux Freud, deux images clivées l'une de l'autre et, à certains égards, complètement contradictoires. Dans la première, nous trouvons les qualités que l'on met de l'avant habituellement et qu'on rencontre dans les lettres à Fliess et dans ses écrits surtout : le conquistador courageux, le rebelle, l'iconoclaste, l'être passionné amoureux de la vérité,

l'humaniste généreux, et enfin, le chercheur infatigable et le créateur génial qui a accompli une grande découverte en se livrant lui-même à cette investigation profonde qui est devenue la psychanalyse.

La deuxième nous montre un Freud autoritaire, iconolâtre intransigeant, persécuté persécuteur, protégeant son invention contre les envahisseurs, manifestant à l'occasion une attitude plutôt paranoïaque, celui qui aurait toujours raison et écarte brutalement les élèves qui s'éloignent de la ligne directive. Un Freud avec lequel il n'est pas possible de trouver sa voie : c'est le personnage Fliess incorporé, porteur de l'oracle qui rejette et écarte le jeune Freud. Cette deuxième image, nous la voyons dans les conflits avec ses premiers élèves et elle se profilera, se perpétuera dans les structures institutionnelles, à commencer par l'A. P. I. et le Comité secret. Celui-ci fut à proprement parler dans les premiers temps le comité exécutif de l'A. P. I. Fondé en 1912 pour contrer et écarter Jung, il fut dissous en 1927 à cause des difficultés internes trop grandes. Fait significatif aussi, après Jung et jusqu'en 1949, le président de l'A. P. I. sera toujours quelqu'un qui fut membre du Comité.

Conséquemment à cela, on note deux attitudes devant l'œuvre de Freud : d'un côté, elle est donnée et elle appartient à tous, mais d'un autre, elle est surveillée et dogmatisée ; elle ne peut être mise en question, et devient alors une sorte d'orthodoxie religieuse. Par là, s'exprime le conservatisme institutionnel qui a tendance à stériliser le caractère subversif de la psychanalyse et la créativité des analystes. Les institutions, dans leur fonctionnement et sous le couvert de bonnes raisons ou de bonne conscience, adoptent souvent une mentalité qui va à l'encontre du processus analytique. Et les analystes se retrouvent ainsi dans une situation paradoxale. Leur pratique ne concorde pas avec les visées institutionnelles et alors, ils doivent lutter pour conserver un espace de liberté pour eux et leurs analysés. On remarque enfin deux grandes orientations de la psychanalyse, dans la pratique et la conception de la cure et dans sa transmission. Elles s'affrontent continuellement, plus bruyamment à certains moments que d'autres. Cela se manifeste aussi dans notre société, la S. P. M.⁵⁵ Tout compte fait, nous nous trouvons là devant ce dont Freud a fait l'expérience dès le début sur lui-même et les autres : l'inconscient et la résistance qu'il soulève toujours. La psychanalyse est la peste. L'homme,

donc aussi le psychanalyste, face à l'autre de lui-même, à l'inconnu de soi, son « inquiétante étrangeté », se découvre parfois un être fragile et vacillant. Mais, est-ce mal de boiter ?



Influences et conséquences après coup

A- Freud et la pratique analytique

Bien entendu, je ne pourrai donner ici qu'un aperçu général de la pratique de Freud, en soulignant certains points significatifs, susceptibles d'apporter un éclairage à notre propos.

Quand on lit les remarquables cas cliniques de Freud, et les récits d'analyse racontés par ceux qui ont passé sur son divan, on ne peut qu'être frappé par deux séries d'éléments. D'une part, nous trouvons à l'œuvre dans chaque cas une activité et une mobilité impressionnantes comme théoricien, une grande facilité à faire travailler les concepts, enfin, une virtuosité peu commune dans l'interprétation des rêves. D'autre part, nous constatons en même temps un souci, une urgence de démontrer et convaincre qui envahit la scène analytique, et aussi *de facto*, l'aire restreinte dans laquelle il se trouve rapidement placé dans le jeu du transfert et du contre-transfert. Par exemple, l'analyse de l'Homme aux loups nous montre un écart très grand entre l'élaboration théorique passionnante, voire fascinante, et l'évolution de cette cure, somme toute, assez décevante.

Cette théorisation extraordinaire devance la plupart du temps le matériel clinique, en ce sens que la pratique devient une forme de vérification d'hypothèses. Freud semble très pressé d'arriver rapidement à une preuve irréfutable et de l'imposer, de sorte que son patient se trouve pris et enrégimenté dans cette entreprise qui n'est plus la sienne. À cette époque, Freud est engagé dans une polémique à finir avec Jung, dont les avancées théoriques risquaient de ruiner les fondements de la psychanalyse. Il a besoin de garantir sa « priorité », comme Fliess en 1901-02, et à cette fin, il doit de façon urgente contrecarrer les arguments de Jung et d'Adler, les deux premiers dissidents. En considérant les écrits techniques, on peut même supposer que Freud lui-même serait en désaccord avec sa propre façon de conduire cette cure.

Cette limite manifeste de Freud, à laquelle je faisais allusion, il y a un instant, apparaît, à mon sens, comme une conséquence de sa propre analyse, plus précisément de l'achoppement de sa relation transférentielle avec Fliess. Mais, comment pourrait-il en être autrement ? Chaque analyste est tributaire de son expérience analytique personnelle, dans la possibilité de dénouer certaines situations de conflits non suffisamment élaborés et souvent relancés par les processus en cours. Encore faut-il que ces conflits demeurent dans une aire d'analysabilité.

Dans le cas de Dora, cette limite, me semble-t-il, est aussi repérable. Le transfert est évident, mais Freud n'a pas vu à temps sa propre participation inconsciente, qui se manifeste par l'impossibilité d'interpréter ce transfert dans sa dimension homosexuelle. Il le reconnaîtra bien plus tard. La nécessité et l'urgence de se focaliser, de maintenir son regard sur le transfert paternel nous indique sa résistance contre-transférentielle, concernant sa propre homosexualité ; zone particulièrement sensible à ce moment de sa vie (1899) où il tentait de se dégager de sa relation avec Fliess.

De ce point de vue, Dora servait à Freud d'« entremetteuse » ou de « femme de service » entre lui et le père de Dora, celui-ci bien connu de lui, comme elle l'était entre son père et l'ami de ce dernier, M. K. et comme le fut, il n'y a pas si longtemps, Emma qui avait été placée ainsi à son insu par Freud, entre lui et Fliess. Il n'est pas inutile de rappeler que Dora, dans la vie portait le prénom d'Ida, le même que la femme de Fliess. On sait enfin toute la jalousie que Freud prêtait à celle-ci envers lui.

De l'opinion de Kardiner qui fut en analyse avec lui, « dès qu'il avait repéré le complexe d'Œdipe et conduit le patient jusqu'à son homosexualité inconsciente, il ne restait plus grand-chose à faire. On débrouillait le cas du patient et on laissait recoller les choses ensemble du mieux qu'il le pouvait. Quand il n'y réussissait pas, Freud lui lançait une pointe par ci, par là, afin de l'encourager et de hâter les choses⁵⁷ ».

Freud n'a apparemment jamais laissé une relation transférentielle évoluer de façon naturelle, c'est-à-dire suivre son cours. Lorsqu'elle ne finissait pas prématurément, il y mettait fin rapidement et souvent d'une manière autoritaire, à l'exception d'un cas, qu'il appelle « *My Grand Patient* », « *My Chief Tormentor* », qu'il a gardé durant sept ans. D'après les recherches de

Falzeder, la cure de cette patiente a éveillé Freud aux problèmes du contre-transfert et lui a permis de conceptualiser plus avant la technique psychanalytique et les relations d'objet archaïques.

Devant la déception causée par les analyses de l'Homme aux loups, de Ferenczi et de ce fameux cas, Freud perdit confiance vis-à-vis du processus analytique, ou plutôt de sa propre pratique et de lui-même comme analyste. À partir de 1919, il se consacra davantage à des « cas de didactique » et à des travaux de spéculations théoriques, laissant de côté le travail analytique proprement dit.

Il l'avouera à Kardiner qui lui demandait comment il se voyait comme analyste : « Je suis content que vous me posiez la question parce qu'à dire franchement, les problèmes thérapeutiques ne m'intéressent pas beaucoup. Je suis à présent beaucoup trop impatient. Je souffre d'un certain nombre d'handicaps qui m'empêchent d'être un grand analyste. Entre autres, je suis trop père. Deuxièmement, je m'occupe tout le temps de théorie, je m'en occupe beaucoup trop, si bien que les occasions qui se présentent, me servent plus à travailler ma propre théorie qu'à faire attention aux questions de thérapie. Troisièmement, je n'ai pas la patience de garder les gens longtemps. Je me fatigue d'eux et je préfère étendre mon influence⁵⁸. »

La réponse ne manque pas en tout cas de franchise et de sincérité. Toutefois, Freud introduira ainsi à son insu (?) un écart qui ne cessera d'augmenter entre l'analyse « didactique » et l'analyse « thérapeutique ». Cette distinction a eu une influence considérable et néfaste sur le développement de la psychanalyse et la formation des analystes. En dehors des sociétés francophones, cette situation continue d'exister et elle est loin de s'amenuiser ; au contraire, cette question, autour de laquelle s'enroulent des phénomènes de résistance, refait continuellement surface et reste une cause importante des querelles intestines dans nos sociétés, en plus de promouvoir un modèle de « pratique réservée », pour la plus grande difficulté du devenir des futurs analystes.

B- Freud, la « transmission » et le développement de la psychanalyse

Comment Freud concevait-il la transmission, le développement et la perpétuation de son œuvre ? Question importante sur laquelle nous tenterons d'apporter quelques remarques. D'ailleurs, c'est particulièrement dans ce chapitre que nous rencontrons les conséquences les plus évidentes de l'impasse Freud-Fliess.

Dans un premier temps, jusque vers 1914, Freud se montre très réticent à prendre des élèves en analyse. Dans sa façon de voir, pour devenir analyste, il suffisait d'être bon rêveur, de travailler ses rêves ; en somme une sorte d'introspection personnelle qui lui épargnerait une « folie transférentielle ».

Dans notre compréhension analytique d'aujourd'hui, l'attitude de Freud nous paraît certes bien étonnante et même contradictoire. N'y a-t-il pas là un désir de maintenir sous le boisseau l'importance de sa relation avec Fliess, c'est-à-dire de l'autre du transfert, et de sauvegarder le clivage mis en place lors de sa rupture ? Dans ce temps originel, il n'avait pas encore pris la mesure de la névrose de transfert comme levier essentiel de la cure ; il en gardait l'idée d'un empêchement, il était donc loin d'y voir un outil de transmission.

Toujours est-il qu'il n'a pas d'emblée « capitalisé » l'expérience analytique par où il était passé pour former les analystes, cherchant plutôt à en éloigner ses élèves ; et même il se montrait offensé d'une telle demande. De son aveu, il craignait la dépendance transférentielle. Il a pris en effet beaucoup de temps avant de se rendre compte que l'intérêt pour la psychanalyse que manifestaient ceux qui voulaient le suivre, reposait sur un certain nombre de problèmes personnels non résolus qui les contraignaient à trouver des solutions. Freud commence à changer d'idée seulement après les défections d'Adler et de Jung : « Les déceptions qu'elles m'ont causées, auraient pu être évitées, si on avait davantage tenu compte de ce qui se passe chez les sujets soumis au traitement analytique⁵⁹. » Il n'est pas question encore de la nécessité d'une analyse personnelle préalable. Quand celle-ci se présentera, elle viendra d'abord des élèves comme Jones, Ferenczi et Abraham qui analysaient leurs proches.

Ici encore la sagesse populaire aurait dû servir à Freud ; elle n'a pas tort de dire que ceux qui s'intéressent à la maladie mentale, cherchent à régler leurs propres problèmes. L'homme est conduit au fond de lui-même par la

souffrance que lui cause son existence et son « mal de vivre » et les tentatives qu'il doit résolument faire pour la guérir, lui trouver raison et sens.

Or ces futurs analystes cherchaient d'abord et avant tout pour eux-mêmes, et Freud s'en offusquait grandement. Dès le début, on constate cette attitude avec F. Cattle, médecin berlinois, le premier à venir se former auprès de lui. L'histoire aboutit rapidement à un malentendu et l'élève retourne là où il est parti. Et Freud, déçu, se plaint en citant Goethe : « "S'occuper des fous, cela nuit au diable", on peut avoir à foison des élèves à la Cattle, qui en règle générale demandent eux-mêmes finalement à être soignés⁶⁰. » La même réticence se manifeste dans la relation avec Jung qui lui fait une demande à peine voilée d'analyse, en lui racontant un attentat sexuel subi en bas âge et en lui disant craindre une telle séduction de sa part (transfert). Freud l'envoie plus ou moins paître en lui répondant : « Faisons plutôt de l'humour »⁶¹; moment crucial pour comprendre leur rupture à venir.

Le nombre de ceux qui sont venus frapper à sa porte est impressionnant. Nous avons déjà avancé que ces relations nous apparaissent comme une longue suite de répétitions aveugles, au moins pour les élèves les plus importants. Je ne pourrai ici, faute d'espace et de temps, m'arrêter sur chaque élève ; chacune de ses relations présente des particularités singulières où la psychologie de l'élève doit aussi entrer en ligne de compte dans l'évaluation des conflits. Toutefois, nous allons essayer de repérer les grandes lignes de cette figure répétitive.

Un certain nombre d'éléments doivent être auparavant rappelés succinctement. Par exemple, il apparaît évident que Freud se cherche des élèves ; comme tout maître, il en a besoin pour avancer et continuer à développer son œuvre. Ici cependant, c'est encore le besoin de l'autre, du tiers qui s'exprime et qui est très certainement à notre avis à la base de l'existence d'une société pour les psychanalystes : un collègue ou des collègues pour échanger, voire relancer une cure enclavée, ou dénouer une impasse thérapeutique, ou tout simplement pour stimuler les processus de pensée et de perlaboration de chacun.

Chez Freud, ce besoin de l'autre ne se limite pas à son œuvre théorique et à sa pratique. Derrière ce premier besoin apparent et naturel, Freud recherche un double de lui-même et de Fliess, pour prendre la suite de son analyse. L'analyse « originelle » ne s'est pas arrêtée avec Fliess, mais comme le prouve sa correspondance, il cherche à la poursuivre en vain (?) avec ses élèves particuliers, situation qui les piège inmanquablement. Ne serait-elle pas à la source de l'analyse mutuelle de Ferenczi ?

Essayons d'être plus précis en élaborant une courbe relationnelle type. Dans un premier temps, s'opère une grande séduction réciproque, un envoûtement de part et d'autre. Freud est très hospitalier et rapidement aussi, Freud est très amoureux de son élève et l'élève de son maître. Ces relations se développent sous la forme d'une relation père-fils. Mais, n'y a-t-il pas sous-jacente celle mère-enfant que Freud craint tant et où le conduira malgré lui la relation avec Ferenczi ? Tous ces élèves, pour comprendre la psychanalyse et leur inconscient, ont besoin d'une expérience analytique personnelle et en plus, ils ont un certain nombre de conflits à résoudre. Freud souhaite bien leur transmettre ce qu'il a appris ; à cette fin, il les invite chez lui parmi les siens, poursuit avec eux des entretiens et conférences de plusieurs heures d'affilée (la méthode péripatéticienne), et maintient avec chacun une correspondance très suivie.

La première phase ne pose pas beaucoup de difficulté ; ces futurs analystes désirent être enseignés et initiés, et le maître est rassuré sur la poursuite de son œuvre qui ainsi lui survivra. De part et d'autre, on méconnaît les points de malentendu déjà évidents pour l'observateur ; négation et idéalisation tout à fait coutumières. L'élève s'est trouvé un maître comme père idéal, un modèle à suivre ; une sorte d'« élation » narcissique et un épisode idyllique s'ensuivent avec une attitude de soumission complète qui ne peut que satisfaire le maître et l'élève : ce dernier embrasse la « cause », la poursuit et se met au service du maître. Mais fort heureusement, cela ne dure qu'un temps.

Pour se développer davantage, nous l'avons vu pour Freud, il faut de l'espace, de l'autonomie, donc un terrain propre où les idées personnelles et les différences auront à se dire, à s'exprimer, à s'affronter avec celles du maître ; évolution inévitable, souffrante, mais combien saine.

C'est ici précisément que la situation se complique ; les conflits éclatent, s'intensifient et assez rapidement deviennent insolubles. Pour la plupart, la relation se termine par une rupture. Ceux qui ont le mieux résisté, par exemple, Jones, Ferenczi (ce dernier, du moins, pendant un certain temps, mais il a présenté ensuite une décompensation psychosomatique), ont eu une expérience analytique avec un autre analyste. Dans l'élève qui est là et se développe, s'affranchit du maître, Freud ne voit-il pas un double de lui-même, le retour de l'enfant rebelle qui, au fond de lui-même, cherche une autre victoire, précisément celui qui a triomphé de Fliess, de son père, de son frère, etc. ? Freud, devant lui, se conduit en fait comme Fliess ; dans un premier temps, il croit que l'élève peut apporter des idées nouvelles qu'il pourra utiliser lui-même, voire s'approprier. Quand il sent la mise en question trop près, il présente une fin de non-recevoir. Dans un deuxième temps, devant ce danger d'émancipation et de distanciation, il lui confie un poste important, pour l'arrimer « à la cause », « au bien commun », afin qu'il cède à sa propre évolution (« M'adapter ou mourir », disait Ferenczi) et qu'il réintègre le bercail : Adler, la présidence du Groupe de Vienne, Jung, la présidence de l'A. P. I., Rank, la direction de la revue, enfin Ferenczi, la présidence de l'A. P. I. Enfin, dans un troisième temps, il envahit la zone d'autonomie de l'élève pour lui barrer la route de façon définitive et en dernier lieu, il le répudie brutalement et irrémédiablement.

Ces difficultés du début, dans le développement de la psychanalyse, tiennent à plusieurs facteurs liés ensemble, parmi lesquels, me semble-t-il, l'achoppement et la rupture de la relation Freud-Fliess ont joué un rôle important, peut-être même un rôle majeur.

- 1) Freud, pendant une période assez longue refuse de reconnaître les besoins profonds des premiers élèves et leur situation de transfert par rapport à lui.
- 2) Il n'a pas vu la nécessité d'une analyse personnelle préalable pour comprendre la psychanalyse et l'inconscient ; analyse dont la demande première exprimait entre autres leur besoin de résoudre des problèmes personnels.

3) Dans ce refus ou cette impossibilité, Freud ne manifeste-t-il pas une intention inconsciente de maintenir dans son esprit et celui des autres, l'inutilité de l'autre et de ce fait, pendant plusieurs années, sa première conception du transfert : « un amour au faux endroit à un faux moment » ? Sa peur de la dépendance transférentielle n'était-elle pas la projection de sa propre relation transférentielle, restée enkystée et clivée dans sa phase terminale, privant ainsi ses premiers élèves de l'expérience unique par laquelle il était passé ?

4) Il a soutenu fort longtemps qu'une auto-analyse pratiquée à l'aide de ses rêves pouvait suffire pour devenir analyste. L'accent se trouvait mis davantage sur une compréhension intellectuelle plutôt que sur l'expérience d'une cure avec un analyste ; même quand cette nécessité sera reconnue, dans son idée, il ne verra qu'un « échantillon d'analyse forcément incomplète⁶². »

5) Enfin, il a toujours entretenu, dans sa conception de l'analyse, un écart entre l'analyse « didactique » et l'analyse « thérapeutique ». Cet écart s'est maintenu à travers les générations d'analystes jusqu'à nous, par l'entremise, la voie et le pouvoir des institutions psychanalytiques qui le réinstallent constamment, affadissant, minant et parfois aussi biffant le caractère unique et subversif de l'expérience de transfert.

Devant cette première rupture de filiation dans la transmission, que constituait la différence entre l'expérience de Freud et celle des premiers analystes, une question naïve se pose, comment la psychanalyse s'est-elle rendue jusqu'à nous ? Une seule réponse nous paraît possible : elle s'est transmise et reste vivante par la passion de certains analystes en dépit des forces refoulantes et récupératrices et des erreurs qui ont marquées son destin. Peut-être, en fait, ne faut-il que quelques analystes à chaque génération (Diatkine) qui, par leur engagement, par leur enthousiasme et par leurs dons créateurs (la qualité extraordinaire de leur préconscient), entraînent les autres. Cette passion pour la psychanalyse et l'inconscient est puisée dans leur expérience de la névrose de transfert, comme elle le fut pour Freud, matrice où chaque analyste y découvre une passion de savoir, là où pour ainsi dire, le processus analytique devient transmission, se confond avec elle.

Malgré sa situation difficile, plus particulièrement son achoppement dans sa phase terminale, l'expérience de Freud dans l'ensemble est loin d'avoir été négative. Il nous a laissé une œuvre écrite colossale⁶³, fruit de son élaboration psychique, là où s'exprime sans contredit son immense génie. Par cette œuvre, il nous donné l'essentiel : la méthode analytique et la mise en place d'un certain nombre de concepts fondamentaux qui représentent l'ensemble le plus cohérent et la compréhension la plus profonde qu'il soit du fonctionnement psychique.

Par sa référence permanente, elle continue de nous faire élaborer psychiquement en tant qu'analystes et, *in petto*, nous la travaillons aussi à notre tour ; dans notre appropriation de l'inconscient, nous la faisons progresser dans des régions inexplorées, et sur des questions simplement indiquées et laissées en plan par Freud. Enfin et surtout, *l'expérience de transfert in statu nascendi demeure encore pour chaque analyste un paradigme, un chemin par où il doit nécessairement passer pour devenir analyste et le rester*. Essayons de le préciser.



Übertragung — Transfert, transmission

« *Ce que tes pères t'ont laissé en héritage,
si tu veux le posséder, gagne-le.* »

Goethe

Nous éprouvons toujours la même perplexité quand nous abordons entre nous cette question de la transmission. Elle est vaste, complexe et renverse totalement les formes traditionnelles d'enseignement. Elle n'a d'ailleurs rien à voir avec la pédagogie, mais celle-ci sert habituellement d'évitement, voire de résistance à la seule voie possible de transmission, celle du processus analytique.

Je ne chercherai pas à faire ici une étude exhaustive de la transmission de psychanalyse, plutôt, je me limiterai à la question du transfert, comme outil essentiel de transmission, et par là, tenterai de rapprocher, dans le devenir de chaque analyste, ce qui peut se comparer à l'expérience primordiale de Freud.

Disons-le de façon lapidaire : la transmission est avant tout affaire de transfert, un effet du processus analytique. La langue allemande, dans son génie de concision, utilise le mot « *übertragung* » pour désigner aussi bien le transfert que la transmission.

Rappelons tout de suite qu'il ne peut y avoir de transmission avant coup. La psychanalyse à visée didactique ou thérapeutique comporte des leures défensifs qui ne sauraient échapper à l'attention d'aucun psychanalyste ; encore faut-il qu'il ne se bande pas les yeux avec des faux-fuyants. Une psychanalyse n'est « didactique » que dans l'après-coup de la névrose de transfert. La prescription avant coup, c'est-à-dire l'acceptation d'un candidat avant l'analyse, par la mise en place d'une identification « antipatrice », a tendance à produire des enclaves, des impasses ou des situations interminables⁶⁴. En effet, dans cette acceptation prématurée, est préservée (ou réservée), voire promue de façon perverse, une voie d'évitement, où l'analysant cherchera à faire l'économie de la confrontation dans le transfert avec l'imgo paternelle et la castration. En somme, ne trouve-t-il pas là, pour le malheur de son développement, une complicité pour échapper à son destin d'homme ?

C'est donc à l'intérieur du processus analytique que se choisit, se décide le projet de devenir analyste ; il est un des destins possibles de la névrose de transfert, une voie évolutive parmi d'autres, mais seulement à certaines conditions. L'une de ces conditions, nécessaire et préalable à cette décision, est que ce projet ait été dégagé suffisamment par une analyse patiente, fine, souvent longue des désirs infantiles qui s'y trouvent immanquablement impliqués et cherchent une occasion de réalisation. N'est-ce pas, à proprement parler, le mouvement même de la découverte de la psychanalyse : à la place de la réalisation de ses désirs, s'offre à l'analysant une renonciation, mais en contrepartie, comme prime de surcroît, un « savoir » sur eux.

Toutefois, il arrive parfois que le mouvement bien amorcé soit bloqué pour différentes raisons ; l'analysé alors, malgré les efforts de son analyste, conserve l'essentiel de sa névrose, qui pourtant le fait souffrir et dont il ne veut céder en rien. Son besoin de toute-puissance infantile est à la mesure de sa peur d'affronter de nouveau l'état d'impuissance qui a été le propre de son enfance. Une trop grande nostalgie de l'objet perdu, révélée par son

processus, lui fait l'interrompre ou se cramponner⁶⁵. Par le projet de devenir analyste, il pourra essayer par exemple de conserver, consolider, voire renforcer cette situation ou cette solution primaire ; alors nous aurons une des formes de névrose « psychanalytique » sur lesquelles peu d'analystes se sont penchés⁶⁶.

Revenons à notre point de comparaison, au paradigme de la transmission de la psychanalyse. Toute théorie au sujet de la transmission de la psychanalyse ne devrait jamais perdre de vue sa naissance. Je me permets d'y insister de nouveau, en ajoutant des éléments laissés de côté dans le premier chapitre. Nous avons mis l'accent sur la relation transférentielle, son développement, son évolution, pour faire ressortir l'importance de la relation à l'autre du transfert, comme moteur, dont l'à-propos était Fliess, son ami d'alors.

Pour bien situer notre sujet, reprenons encore deux courts extraits des lettres 65 et 66, où nous voyons un Freud en plein état de perplexité et d'une manifestation émotionnelle typique de l'entrée dans une névrose de transfert : « J'ai subi une sorte de névrose. Drôles d'états que le conscient ne saurait saisir : pensées nébuleuses, doutes voilés et à peine de temps en temps, un rayon lumineux. » Et un mois plus tard : « Je continue à ne pas savoir ce qui m'arrive. Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose (...) Et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué.⁶⁷ »

Son transfert l'empêche d'avancer, c'est-à-dire de penser et d'élaborer ; et *ipso facto*, lui fait poser la question : pourquoi en est-il ainsi ? Je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne sais pas ce que tu fais dans ma vie, tu as pris la place de quelqu'un d'autre, semble dire Freud.

Les *Lettres à Fliess*, dont nous avons abondamment parlé, rendent compte de l'évolution de la relation et de l'effort pour en comprendre et en résoudre l'inconnu. Cependant le travail d'élaboration proprement dit sera l'*Interprétation des rêves*, l'œuvre par excellence et œuvre écrite dont les travaux d'Anzieu ont montré de façon remarquable tout le processus de création en activité (*durcharbeiten*).

« À travers ces deux écrits majeurs, nous pouvons constater comment il vient à bout de ses résistances, comment il parvient à en saisir les raisons,

à créer et laisser s'étendre « un domaine intermédiaire » ; en même temps, une théorie de la psyché se développe. Pour naître et se construire, sa pensée doit transgresser, franchir tous les interdits : créer, c'est tuer imaginairement. Et c'est bien un tel interdit qu'il vit dans l'impossibilité physique d'aller à Rome, symptôme qui renvoie à des vœux œdipiens⁶⁸, bien présents dans le rêve de l'injection à Irma et les rêves de Rome⁶⁹. »

« Le livre des rêves » est dans ce sens, comme d'ailleurs toute cure, une œuvre incestueuse et meurtrière, en tant qu'elle témoigne d'un accomplissement de désirs œdipiens, et dévoilement de l'inconscient, terre inexplorée de l'homme et Rome imaginaire : *signifiant toujours vivant du corps de la mère et d'un souvenir, d'un passé oublié, d'une satisfaction, d'un corps à corps avec elle, à jamais perdu mais toujours éminemment désiré*.⁷⁰ »

« La psychanalyse, c'est d'abord et avant tout une construction de Freud, de sa psyché et de son histoire infantile ; et l'*Interprétation des rêves*, le corps de l'œuvre et le temps fort de la découverte freudienne. C'est le « creuset », d'où il partira pour explorer d'autres chemins, féconder d'autres idées. de son aveu, il y reviendra souvent quand il se sentait gagner par l'incertitude et le doute de lui-même. C'est ainsi que cette œuvre est restée pour lui un lieu de « retrouvailles », là où il retournait pour se ressaisir, retrouver ce premier moment créateur, source de sa passion de désir et de savoir⁷¹. »

L'analyse personnelle de chaque analyste, que Ferenczi appelle la « deuxième règle fondamentale », est ce même « temps fort » que l'on peut rapprocher de celui de la découverte freudienne, parce qu'il constitue, à sa façon, le temps nucléaire et premier de notre découverte de l'inconscient, donc de la naissance de notre devenir analyste. À la faveur de cette rencontre avec notre analyste, une théorie s'élabore, une construction de l'infantile se dégage, une passion de savoir se découvre et s'exerce. Cette expérience demeure aussi le creuset pour chaque analyste, qui s'y voit ramener par les contre-transferts qu'il vit dans sa pratique.

Peut-on simplement dire qu'il est ramené à un inanalysé de lui-même ? À mon avis, oui, mais pas immédiatement. D'abord, il retourne plutôt à des moments créateurs de sa propre analyse, moments qui lui ont révélé ses dispositions et qu'il garde précieusement dans sa mémoire ; ils sont la source de beaucoup d'autres commencements ou changements. Peut-être

plus à des moments où il y a eu révélation de son transfert et de son inconscient, dans un instant de communication et rencontre intime avec son analyste : rencontre singulière, deux corps en présence avec leur intimité pulsionnelle. Pour ma part, je me souviens d'un rêve, était-ce le premier ? Sûrement, le premier, dans ma perception d'alors, nettement transférentiel ; il y avait une image tellement saisissante qui me laissait dans une perplexité totale. Une courte phrase de mon analyste me sortit de l'impasse et du trouble dans lequel je me trouvais, et m'introduisit dans la compréhension de la nature de notre relation. Moment de transmission, certes. Combien de fois suis-je revenu à ce rêve ? Dernièrement encore, je retrouvai la même image de ce rêve raconté par quelqu'un, j'ai ressenti le même sentiment d'étrangeté, et j'ai trouvé étonnamment après tout ce temps, une autre interprétation : sa facette infantile pourtant si évidente, qui m'avait été révélée par l'analyse d'autres rêves, mais lui la contenait déjà. Il s'agissait de me laisser la regarder.



« *Fluctuat nec mergitur* »

En guise de conclusion : quelques questions parmi tant d'autres pour demain.

Devenir psychanalyste et surtout le rester exigent beaucoup d'efforts, où les forces créatrices sont mises constamment à contribution ; à condition toutefois qu'elles aient été suffisamment libérées et continuent de l'être par le travail de perlaboration déclenché par le processus analytique et l'auto-analyse qui s'y sera installée.

Le contre-transfert demeure le lieu et l'occasion de cette auto-analyse, et le retour à notre expérience analytique première et personnelle : naissance et matrice d'où l'analyste, y retournant, retrouve ses moments créateurs féconds et réélabore ses questions fondamentales, celles qui ont pu marquer sa trajectoire.

Chaque analysant qui se présente à nous n'est-il pas en quelque sorte le reflet, le miroir de ce que nous avons été au temps de notre analyse personnelle ? On n'a pas suffisamment évalué l'importance de la relation

spéculaire qui est en jeu dans toute cure et exerce une influence significative sur le transfert et dans la transmission de la psychanalyse⁷².

Comme nous l'avons affirmé, si le projet de devenir analyste est l'un des destins possibles de la névrose de transfert, ce désir ne peut correctement se déployer et s'assumer pleinement qu'après qu'une analyse bien soutenue l'aura dégagé de ce qui tentait de se répéter derrière lui.

Il restera une étape majeure : la terminaison. Celle-ci aura une conséquence directe sur le devenir du futur analyste. Dans notre milieu psychanalytique, nous n'avons pas assez réfléchi à cette importante question.

Ce qui se termine est évidemment la rencontre réelle avec l'analyste. L'introjection (pulsionnelle) suffisamment accomplie, le deuil accepté et perlaboré (la perlaboration est en soi une activité anti-dépressive), le futur analyste pourra s'identifier à la fonction analytique, c'est-à-dire l'assumer pour lui-même et pour d'autres. Mais ici, la marge est étroite.

Beaucoup de gens viennent en effet nous consulter et profitent grandement de l'analyse pour l'amélioration de leur mieux-être et la prise en main de leur personne. Chez certains, le chemin parcouru est évident, à la faveur de celui-ci, ils se sont découvert une passion, le transfert sur l'analyse s'est effectué. Chez d'autres, le processus s'arrête pour être repris ou non plus tard ; dans cet arrêt, s'actualisent des répétitions névrotiques tenaces.

Compte tenu du nombre de patients que nous voyons, très peu cependant, nous font le bonheur d'une analyse, c'est-à-dire celle où l'on peut affirmer de façon intuitivement certaine qu'elle est terminée avec nous. Faut-il le déplorer ? Je ne sais pas. Pouvons-nous souhaiter que parmi ceux-ci puissent se trouver le plus souvent les futurs analystes ?

Aux aptitudes particulières de l'analysant, s'ajoutent évidemment les qualités de l'analyste, y compris sa capacité de dégager ces prédispositions ou ces voies de sublimation, des répétitions infantiles de ce projet. Il sera influencé par son expérience analytique personnelle : comment et pourquoi est-il devenu analyste lui-même et comment le reste-t-il ? Vous le constatez, les choses ici se compliquent drôlement. Ajoutons à ces enjeux

internes du processus, la présence un peu excessive de nos institutions psychanalytiques, avec leurs conduites plus ou moins aberrantes ; celles-ci sont porteuses souvent de nos résistances à l'inconscient.

D'une part, par le fait qu'elles sont les dépositaires de l'idéal ou des idéaux promus par le groupe, elles comportent, compte tenu des illusions qu'elles entretiennent pour chacun, le risque de scotomiser la portée positive de l'incertitude. Il ne faut pas ignorer l'importance de cette dernière dans la relance constante de notre recherche et de notre réflexion. Celles-ci ne sont-elles pas fonction de notre « capacité d'être seul » par laquelle s'assument les aléas de la solitude de notre métier et du sens tragique de son exercice ?

D'autre part, se croyant à tort ou à raison investies d'une responsabilité sociale (ici, l'esprit corporatif revient par la fenêtre), elles cherchent constamment à faire intrusion dans le processus des futurs analystes et elles le font toutes à différents degrés. Peut-être, pouvons-nous seulement veiller à ce qu'elles le fassent le moins possible ?

Or, c'est précisément dans les activités proprement dites de la formation des futurs analystes (analyse personnelle, supervision, cursus) qu'elles s'arrogent ce droit d'intrusion peut-être (?) incontournable. Mais faut-il néanmoins s'en rendre compte et le savoir. Par ce couloir, elles réinstallent constamment les analystes concernés dans un rôle de pouvoir sur l'autre, donc dans une situation paradoxale par rapport au processus analytique. Pourtant, ces derniers ne doivent jamais oublier que l'une des conditions *sine qua non* de l'écoute analytique est le refus (refusement)⁷³ de ce pouvoir sur l'autre. Et c'est là un point sérieux d'impasse dans la formation des analystes.

Ce projet donc appartient à l'analysé dans sa décision et dans sa réalisation ; mais, il a besoin d'assistance, de médiateurs : supervisions, séminaires théoriques cliniques et théoriques. La présence de collègues lui est indispensable. Et ce projet, en dépit du fait qu'il lui appartient, il se doit à lui-même de le faire valoir et reconnaître par et devant ses pairs. « L'analyste ne s'autorise que de lui-même *et de quelques-uns*. » Vous remarquez que j'ai remis sur rails une partie de la phrase qu'on a jetée « au cabanon » à une certaine époque pour ainsi tomber dans une proposition combien « ravageuse », mais aussi maniaque et triomphaliste ; relent d'un désir d'auto-engendrement et de toute-puissance infantile. 1 9 9 3

NOTES

1. Ces deux citations en épigraphe révèlent l'arrière-fond de ma réflexion : le transfert et le travail du deuil, éléments fondamentaux et inhérents au processus analytique et au devenir de chaque analyste.
2. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., p.280 et 493.
3. Voir J. Laplanche, *Problématiques V, Le baquet, Transcendance du transfert*, Paris, P.U.F., 1987, p. 17.
4. S. Freud, *De la technique psychanalytique*, traduit de l'allemand par A. Berman, Paris, P. U. F., 1953, p. 113.
5. S. Freud, *op. cit.*, p.114.
6. P. de C. Rébeiro, « L'identification à la femme et le désir de castration dans un rêve de Freud », *Psychanalyse à l'Université*, 1990, 15, 59, p. 31-49.
7. Freud aimait particulièrement ces vers de Goethe qui sont tirés de la dédicace de Faust. Ils sont cités pour la première fois dans la lettre 72 à Fliess, dans laquelle il fait état de son travail intérieur. Et nous les retrouvons de nouveau dans l'allocation qu'il écrivit et qu'Anna Freud lut à sa place lorsqu'il reçut le prix Goethe, en 1930. Il y affirme que ces mots pourraient être rappelés dans chaque analyse.
8. S. Freud, *Correspondance, 1873-1939*, lettre 86 à Martha, (24-11-1885), Paris, Gallimard.
9. Toutes leurs discussions portent sur le sexuel. Ceci aura, on peut le supposer, un poids énorme sur leur évolution, en tant qu'elles « donnent lieu à perlaboration. » Voir J. Laplanche, *Problématiques V*, op. cit., p. 285.
10. S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956 (dorénavant *N.P.*) L.21, 29-08-1894, passage inédit cité par M. Schur, *La mort dans la vie de Freud*, Paris Gallimard, p.106.

11. J. Guillaumin, *Le rêve et le moi*, Le fil rouge, Paris, P.U.F., p.258.
12. Voir O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, p.125.
13. Lettre du 18-10-1893, inédite, citée in Schur, *op. cit.*, p. 62-63.
14. Lettre 17, 19-04-1894, *N.P.*, p.74-75.
15. Lettre 18, 21-05-1894, *ibid.*, p.76-85.
16. O. Mannoni, *op. cit.*, p.124-125.
17. Lettre 70, 03-10-1897, *N.P.*
18. Il s'agit des recherches de Fliess sur les contrôle des naissances. Voir M. Schur, *op. cit.*, p.115, note 40.
19. Lettre inédite, 22-06-1895, in *ibid.*, p.115.
20. Voir la lettre du 21-05-1894, in Schur, *op.cit.* Ce léger vertige annoncerait un triomphe possible de Freud sur Fliess et la culpabilité concernant l'accomplissement de ce désir. À rapprocher du rêve « Non vixit » et d'« Un trouble de mémoire sur l'Acropole », 1936, lettre à Romain Rolland, dans *L'Ephémère*, Édi. de la Fondation Maeght, n° 2, 1967. Voir aussi Schur, *op. cit.*, p. 320-329.
21. Lettre inédite, 20-04-1895, *ibid.*, p.110.
22. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud*, Paris, P. U. F., 1975, tome 1, p.200-204.
23. M. Schneider, *Les Blessures de mémoire*, Paris, Gallimard.
24. *N.P.*, p. 307-396.
25. O. Mannoni, *op. cit.*, p.126.
26. Lettre 65, 12-06-1897, *N.P.*, p.187.
27. Lettre 66, 07-07-1897, *N.P.*, p.187.
28. Lettre 67, 14-08-1897, *N.P.*, p.187.
29. Lettre 69, 21-09-1897, *N.P.*, p. 190.
30. Lettre 70, 03-10-1897, *N.P.*, p. 193.
31. Lettre 71, 15-10-1897, *N.P.*, p. 196
32. Lettre 75, 14-11-1897, *N.P.*, p. 207.
33. O. Mannoni, *op.cit.*, p.129-130.
34. J. Laplanche, *Problématiques V*, *op. cit.*, p. 284-285.
35. Lettre 81, 04-01-1898, *N.P.*, p.215.
36. Lettre 83, 09-02-1898, *N.P.*, p. 217.
37. S. Freud, *L'Interprétation des Rêves*, trad. par Meyerson et D. Berger, Paris, P.U.F., 1967, p. 241-432.
38. D. Anzieu, *op. cit.*, p.407-459.
39. Lettre 101-152, 03 01-1899 à 11-03-1902, *N.P.*, p. 240-304.
40. Lettre 119, 21-09 1899, *N.P.*, p.265 et 266.
41. Lettre 122, 27-10-1899, *N.P.*, p.268.
42. Lettre 131, 23-03-1900, *N.P.*, p.279.
43. Lettre 133, 16-04-1900, *N.P.*, p. 281-282.
44. Lettre 134, 07-05-1900, *N.P.*, p. 283.
45. Lettre 138, 10-07-1900, *N.P.*, p. 287.
46. Lettre 142, 15-02-1902, *N.P.*, p.291.
47. Lettre 145, 07-08-1901, *N.P.*, p.296-297,
48. Passage inédit, dans Schur, *op. cit.*, p. 264-265.

49. S. Freud, *Le Rêve et son interprétation*, trad. par H. Legros, Paris, Gallimard, 1925, nouv. éd.1969.
50. « Le Harpiste », trad. R. Ayrault, in *Poésies de Goethe*, Paris, Aubier-Montaigne.
51. Freud aurait commencé à écrire ce texte (1937) trois mois après que Marie Bonaparte lui eut annoncé qu'elle avait acquis les « Lettres à Fliess » et avait l'intention de les publier. Communication personnelle de Patrick J. Mahony
52. M. Schur, *op. cit.*, p. 256.
53. D. Anzieu, *op. cit.*, tome 2, p.679.
54. R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., p.120-121.
55. Maria Torok, « Maladie du Deuil et fantasme du cadavre exquis », *Revue française de psychanalyse*, XXXII, n° 4, 1968, p. 715-733.
56. J. Bossé, « Propos sur la filiation en psychanalyse ou le devenir psychanalyste », *Revue française de psychanalyse*, XLVIII, n° 1, 1984, p. 299-317.
57. A. Kardiner, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Belfond, 1978, p. 103, 104 et 125.
58. *Ibid.*
59. S. Freud, « Contribution à l'histoire de la psychanalyse », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, trad. par S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1985, p.129.
60. E. Falzeder et B. Handlbauer, « Freud, Adler et d'autres psychanalystes », *Psychothérapies*, 1992, n° 3, p.219-232.
61. S. Freud, C.G.Jung, *Correspondance*, Tome I, 1906-1909, Gallimard, voir les lettres 49 J., 50J., 51 J..
62. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », trad. par Anne Berman, *Revue française de psychanalyse*, XXXIX, n° 3, p. 399. Que veut dire Freud par ce « forcément incomplète » ? Il réagit probablement aux exigences de Ferenczi. On est habituellement d'accord avec l'affirmation que le processus analytique est lui-même interminable ; il se confond en fait avec l'évolution de l'analysant. Néanmoins, sur le plan de la relation transférentielle, il y a, à mon avis, un moment, un point, jamais prévisible, mais toujours à déterminer, à rechercher avec chaque analysant, où les rencontres et la relation doivent s'interrompre d'un commun accord. Peut-être précisément le moment où les deux, après le constat du chemin parcouru, peuvent faire le deuil de ce qu'ils ont souhaité au point de départ, en tant qu'analyste et en tant qu'analysant.
63. Voir à ce sujet le beau livre de Patrick Mahony, *Freud, l'écrivain*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
64. R. Barande, « Transmission ou processus ? », *Revue française de psychanalyse*, XLIII, 1979, p.211-221.
65. G. Rosolato, « La psychanalyse logodynamique », *Revue française de psychanalyse*, LVI, n° 2, 1992, p.443-470.
66. J. Cosnier, « Devenir psychanalyste: un destin de la névrose de transfert? », *Revue française de psychanalyse*, 1992, LVI, n° 2, p. 515-535.
67. Lettres 65, 12-06-1897, et 66, 07-07-1897, *N.P.*, p. 187.
68. C. Stein, « Rome imaginaire, Fragment d'un commentaire de *L'interprétation des rêves* de Sigmund Freud », *L'inconscient*, n° 1, 1967, p. 1-30.
69. J. Bossé, « Propos sur la filiation en psychanalyse », *op. cit.*, p.15-16.
70. *Ibid.*
71. *Ibid.*
72. G. Bonnet, *Le transfert dans la clinique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1991, p.123 - 134.
73. J. Laplanche, *Problématiques V*, *op. cit.*, p. 289.